

Les portraits de jeunes du JEP'Lab

Dans le cadre du JEP'Lab, nous avons sollicité Didier Delahais, écrivain et metteur en scène, pour la rédaction de portraits et récits de vie de jeunes. Une dizaine de jeunes a été interrogée entre février et septembre 2023, avec pour enjeux de distinguer une diversité sociale, territoriale et de parcours, mais aussi de faire sentir les inégalités en jeu dans le rapport à la participation et à l'engagement et d'aller chercher dans les parcours des jeunes, de manière sensible, ce qui fait l'engagement et la vision du monde.

Nous remercions tous.tes les jeunes qui nous ont confié leur(s) histoire(s), ainsi que Didier Delahais de les avoir accompagné dans ce travail.

Nous présentons ici des textes anonymes.

Bonne lecture...

NB : Il s'agit ici de retranscriptions, imaginées pour être interprétées.
Pour une meilleure compréhension, ne vous conseillons de lire ces récits à haute voix.

1.

Je vais avoir 18 ans. J'ai arrêté l'école assez tôt en 5ème. L'école ne m'intéressait pas vraiment, ça ne me ressemblait pas. J'ai travaillé de mon côté, j'ai lu des livres, j'ai fait des recherches, je me suis intéressé à l'histoire du cinéma. Je me suis mis à écrire des scénarios dans ma chambre. J'ai regardé beaucoup de films. Comme par exemple Orange Mécanique. Je me suis renseigné sur les raisons de ce titre. La forme et le mécanisme qu'il y a dans l'orange en relation avec la violence qui pouvait sortir des adolescents. Je trouve que c'est un film futuriste. J'aime les films de Stanley Kubrick. J'ai rencontré un directeur artistique avec qui je travaille en ce moment. Je viens de tourner le teaser d'un film qui sortira en 2025. On tournera une série l'année prochaine. Le film parle d'un ancien mercenaire qui devra faire face à un gouvernement corrompu qui a fait assassiner sa sœur lorsqu'elle a récupéré des informations secrètes pour son pays. C'est une sorte de complot, de trahison de l'état vis-à-vis de son combat à elle pour la justice. J'aime bien être derrière la caméra pour contrôler ma vision des choses, et devant pour interpréter des personnages qui me tiennent à cœur. J'écris en ce moment pour les autres. Moi j'aime les méchants, il y a beaucoup plus de choses à en tirer, parce que les gentils il y a moins de fonds, de choses à comprendre. Je préfère les personnages torturés. J'avais un arrière grand-père qui a vécu la guerre, il était résistant. Chez-moi, les gens étaient plutôt de droite. La politique c'est compliqué. C'est beaucoup d'information et de désinformation en même temps. On arrive plus à savoir ce qui est vrai et ce qui est faux. C'est inquiétant. Je n'ai pas vraiment de statut moi. J'aime bien écouter les gens parler de politique, ça peut m'arriver de rentrer dans des débats, sans y donner trop d'importance. La politique ça permet quand-même de mettre un cadre. C'est ce qui fait tourner la société. Moi je me sens beaucoup plus en accord avec ce qui était avant, c'est à dire les rois, la royauté etc. Mais en fait maintenant je n'ai pas vraiment de position, je ne sais plus vraiment où me mettre. Je ne sais plus trop qui croire. Je pense que dire la vérité aux citoyens faciliterait les choses. Il faudrait être un peu plus sérieux sur ce que l'on dit. Par exemple sur le Covid c'est une grosse supercherie, mensonge sur mensonge, masque, pas masque, vaccins. Je pense que l'on peut vivre sans s'intéresser à la politique. Mais moi je m'intéresse quand même à tout ce qui se passe en ce moment, mais je n'ai pas forcément d'avis. Je m'informe sur certains éléments de l'histoire, pour essayer de comprendre pourquoi on a pris telle ou telle décisions etc. Mon sentiment d'injustice vient parfois de choses comme par exemple l'affaire Pierre Palmade, c'est injuste ce qui s'est passé, deux semaines après on le voit en boite de nuit, c'est compliqué. Les hauts représentants de la République baignent là-dedans. Ils sont baignés dans la drogue, ce n'est pas nouveau, ce n'est pas de la dernière pluie.

En France il n'y a pas de justice. Les migrants vont payer cher pour un gramme de drogue alors que les pédophiles ont une prison pour eux, bien au chaud, et jouent à la pétanque, c'est de la récréation. J'ai vu des documentaires sur internet. Ce qui fait peur avec la politique, c'est le mensonge. Aujourd'hui je ne vois pas de raisons de s'engager en politique. Le combat des femmes c'est important, après pour l'avortement je ne suis pas pour, si tu te rends compte que tu as fait une connerie, tu ne peux pas tuer un être humain, mais si c'est à la suite d'un viol je suis d'accord. Moi on m'a tendu la main, mon directeur artistique à vu quelque chose en moi. Avant ça, pas vraiment. Moi j'aime aider les gens, si je vois une personne dans la rue je vais lui apporter une couverture ou lui acheter un sandwich. Moi, je me bats pour obtenir ma place, et j'imagine qu'après le plus dur c'est de se maintenir au sommet. Je veux être le meilleur. J'estime que c'est un droit de ne pas s'intéresser à la politique. Je pense que je voterai à l'avenir. Je pense que ça demande quand même une certaine réflexion, de s'intéresser à chaque programme. Parce que si tu votes pour quelqu'un qui n'a pas les mêmes idées que toi, tu vas te retrouver un peu couillon à la fin. C'est très important de se renseigner. Je pense qu'il faut plus de sanctions pour les pédophiles, les violeurs. On a été trop laxiste avec eux sous prétextes que l'on va leur taper dessus dans les prisons etc., moi je dis : Est-ce que l'on a obligé ces gens là à faire ce genre de choses ? Non, quand on a fait quelque chose, on assume. Cela ne peut pas rester impuni. Quelqu'un qui m'est très proche s'est fait agresser et il n'y rien eu. Si j'étais député, je réinstallerais la peine de mort pour les violeurs et les pédophiles. Il y a toujours quelqu'un de corrompu. La politique n'appartient pas aux

gens, ils n'ont pas le contrôle. Même les Présidents sont dépassés. La politique ça devrait être au service des citoyens. Il faudrait réinstaller un lien de confiance entre les gouvernements et les citoyens. On est parfois au bord de la guerre civile. Parfois la révolte est légitime. Pour les étudiants qui ne mangent pas à leur faim. La lutte LGBT je trouve ça bizarre, c'est le progressisme, c'est compliqué. J'ai vu un documentaire où les profs dans les lycées disent à leurs élèves : moi ce n'est pas « il » c'est « iel », c'est du n'importe quoi vis-à-vis de la langue française. Et puis ce n'est pas parce que tu ne te sens pas bien dans ta peau que tu peux t'appeler Patrick un jour et Deborah le lendemain. On se renseigne dès 6 ans sur le changement de sexe, je trouve ça complètement fou que l'on puisse dire à un enfant de telles choses. Moi je préférerais qu'on revienne à la normale. En tous cas qu'ils ne viennent pas dire aux autres sur les réseaux sociaux de faire pareil. Je suis contre la propagande au collège, en primaire, ce n'est pas parce qu'un petit joue à la Barbie à 6 ans qu'il faut se poser forcément des questions, ce n'est pas pour ça qu'il a un problème d'identité.

Avec mes parents on n'échange pas vraiment, on n'a pas vraiment de sujets de conversation à partager sur le monde tel qu'il va. Quand mon père rentre du boulot on n'a pas vraiment envie de se prendre la tête. Mais ça nous arrive de mettre CNEWS de regarder et de discuter. Il y a des débats intéressants. Mon père est aide-soignant et ma maman est secrétaire. J'ai une sœur, qui fait des études de médecine. J'ai déjà été arrêté dans la rue pour un contrôle de police, pour que je présente ma carte d'identité, je ne l'avais pas sur moi, alors ils m'ont demandé comment je m'appelais, je leur ai dit mon nom, ils m'ont dit : « comment » ? J'ai répété au moins 5 fois et ils ne m'ont pas cru, ils m'ont amené au poste de police. Peut-être que j'ai la peau un peu métisse. Je suis portugais italien français. Mon père a des origines italiennes. Ma mère et mes grands-parents portugais. Mon père je le respecte parce que son travail est honorable, courageux, en contact avec l'être humain, il prend soin de ceux qui se sont battus pour la France. Dans la période du Covid, il était en colère. Il y a moins de lits dans les structures de santé. En fait ce genre de discussions c'est plus avec ma sœur. Avec mes potes on ne parle pas trop de tout ce qui est négatif. On parle du futur, du présent, on aime bien se poser dans un bar, boire un coup et discuter.

Aujourd'hui les créations échappent au contrôle des créateurs. Le désir et la connaissance sont mêlés. J'ai regardé récemment une vidéo qui montre un robot qui bouge à une vitesse folle. J'ai cru que c'était Terminator. C'est flippant. Aux Etats-Unis il y a des chiens robots.

Je pense que si vraiment la personne a un but ou un enjeu de s'intéresser à la politique, ça lui viendra d'elle même. Je me base sur ce que j'entends, ce que je vois. La politique ça n'intéresse pas les jeunes. C'est aussi les parents qui leur disent : ce sont des mensonges, des promesses non tenues. Il y a des choses bien, comme la sécurité sociale. La liberté d'expression est contrariée. Moi j'essaie de faire à ma sauce. Je ne fais rien d'illégal. Moi, je ne suis pas contre la désobéissance civile. Je ne suis pas un ange. Je ne respecte pas tout le temps, ce n'est pas marrant. Ce n'est pas très grave de rouler sur la route à 140. La vitesse ça m'intéresse, l'adrénaline qui n'aime pas ça ? On a toujours besoin d'adrénaline pour se sentir libre, passer un cap. Je n'ai pas envie de changer mes principes pour avoir ce que je veux. La politique je n'y crois pas vraiment. Je sais plus qui dit « l'enfer est sur terre ». J'ai été déçu par certaines personnes. Je suis en admiration parce que vous faites dans cet entretien, je sens que vous vous intéressez à moi. Je ne peux pas parler au nom des autres mais c'est peut-être ce qui nous manque. Mes amis sont jeunes tout en étant plus âgés que moi, le plus âgé a 28 ans. Je n'ai pas vraiment d'attente par rapport aux générations qui nous ont précédées. Je ne sais pas ce que je pourrai attendre d'eux, peut-être que ça vaut le coup de se poser la question ?

2.

Mon père avait 18 ans quand il est venu en France, pendant les trente glorieuses. On cherchait des marocains pour travailler dans les fonderies. Il n'y avait pas assez de monde pour reconstruire la France après la guerre. Il m'a parlé de mon grand-père qui n'a pas voulu, lui, rester en France du fait du racisme. Mon père a dû demander la nationalité française et changer de prénom pour pouvoir être embaucher par des entreprises. Il y avait un manque d'écoute de la part des politiques vis-à-vis de cette colère. Mon père m'amenait aux manifestations quand j'étais petite. Il a eu ce discours au moment des élections présidentielles. Celle qui m'a marqué, c'est celle de Nicolas Sarkozy et Ségolène Royale. Je ne savais pas ce qu'il se passait, mais avec une copine on était triste parce que Ségolène Royale n'était pas passée. Il y avait une part d'engagement très à gauche dans ma famille. Mon père voulait me préparer aussi vis-à-vis du racisme qui pouvait exister en France. Je ne me suis jamais sentie vraiment comme une enfant d'immigré parce que je n'étais jamais en contact avec d'autres enfants d'immigrés, je n'ai pas bénéficié des politiques de la ville etc., et en même temps on me faisait sentir en France que je n'étais pas totalement française, ce qui ne m'a pas aidé à m'engager véritablement à partir d'un socle solide. Vers mes 20 ans, j'ai commencé à m'engager à l'intérieur d'un syndicat étudiant, je dirais par hasard, à la Fac. Et c'est là que je me suis dit que ma voix pouvait être entendue et que je pouvais faire des choses. On m'accepte alors quelque part, en dehors de ma couleur de peau, mes origines, mon historique familiale, je suis comme tout le monde entre guillemets. En sociologie je me nourrissais également de philosophie, j'ai fait du droit, mais la question de la politique m'a beaucoup torturé. J'avais peur de m'engager parce que j'étais persuadée que mon engagement politique n'allait pas être pris au sérieux. Donc d'une certaine façon je me suis engagée d'une manière très détournée. J'avais décidé d'aller à l'internat pour faire du théâtre, dans un lycée très porté sur l'artistique en Normandie, je faisais 15 h de théâtre par semaine. Je ressentais l'engagement à travers les textes que l'on pouvait jouer, et également à travers les compte-rendus que l'on pouvait faire après avoir vu un spectacle, c'était une forme d'engagement très sécurisé par le cadre scolaire. Je fais la différence avec le fait de décider de s'inscrire véritablement à partir d'une initiative, d'une volonté personnelle et de porter sa voix coûte que coûte.

Le moment d'engagement c'est l'UNEF à la fac, je me rappelle être face à des jeunes démunis dans une forme de précarité étudiante, avec un taux d'échec important dès la première année. Un jour, je décide d'accompagner une amie qui demandait de l'aide à une assistante sociale du CROUS via une antenne basée dans l'université. Je vois une jeune fille sortir du bureau de l'assistante sociale en pleure, elle hurlait, une détresse que je n'avais jamais entendue, un appel à l'aide, un appel à la survie, juste pour une problématique de manger et de se loger. J'ai pris conscience que cela impactait ses études et sa vie en générale, que cela la faisait entrer dans un système d'échec alors qu'en même temps l'échec n'est pas accepté par la société. La peur dans cette situation de ce que les parents peuvent penser, de ce que les gens peuvent penser associées à la perte de confiance en soi. J'ai trouvé atroce que l'assistante du CROUS lui demande de se taire et de prendre sur elle. Je me suis dit que le CROUS était censé représenter l'État et nous aider. Moi je faisais trois Jobs étudiants avec ma bourse. 100 euros de bourse par mois pour payer un logement, sa nourriture, ses vêtements, ses factures, ses transports, ses livres de cours. On nous demande d'être trente heures semaine à la Fac, mais à coté on nous demande de travailler pour pouvoir subvenir à nos besoins. Tout en restant dans le meilleur des cas sous le seuil de pauvreté. À l'époque on n'avait pas le droit d'aller aux restos du cœur pour demander un panier repas. C'est l'assistante sociale qui devait nous faire une lettre pour pouvoir bénéficier des restos du cœur. Le CCAS de Bordeaux nous disait « vous avez une assistante sociale au CROUS », et lorsque nous nous dirigions vers le CROUS celui-ci nous donnait un ticket repas gratuit par jour, mais on n'avait pas le droit en plus d'aller aux restos du cœur. Beaucoup d'étudiants n'avaient qu'un seul repas par jour. Pendant le Covid j'ai fait des maraudes et j'ai donné de la nourriture, on s'organisait sur des groupes Facebook ou autres. Beaucoup d'étudiants n'avaient pas de toit, on a organisé une campagne sur les logements sociaux à Bordeaux, ça nous a permis d'avoir été reçu par Alain Juppé à

l'époque, mais malheureusement ça n'a pas été entendu. Il y a des jeunes qui ont fait des tentatives de suicide. On ne peut pas donner aux jeunes juste une aide de cent euros. Une manière de mettre la poussière sous le tapis en demandant aux jeunes de ne pas se plaindre. Et aujourd'hui les étudiants continuent à souffrir. J'ai arrêté mes études parce que je ne pouvais pas continuer à dormir trois heures par nuits. Ça a été compliqué, j'ai fait une dépression. Beaucoup de gens issus de famille modestes ont arrêté la Fac pour aller vers un emploi avec un salaire stable, une stabilité ensuite que l'on a peur de perdre. J'ai été placé en famille d'accueil lorsque j'avais 13 ans, le pire système de mon point de vu. J'ai eu de la chance entre guillemets parce que j'ai vécu des choses moins compliquées que d'autres. Des familles d'accueil ont un agrément par le Département pour accueillir des enfants. Ils sont parfois maltraités. J'ai pu voir un abandon de l'État vis-à-vis de ces faits. J'ai eu un sentiment d'injustice. Ce genre de choses peut nous dissuader de s'engager avec cette idée que l'on n'arrivera à rien. C'est comme ça que l'on m'a élevé, en me disant : « Ne dis rien, parce que de toute manière rien ne changera ». Un type de discours que l'on entend encore aujourd'hui.

Pour la retraite, à notre génération on a toujours dit : « toutes façons vous n'aurez jamais de retraite » Nos parents nous le disent. Le conseil constitutionnel a validé le projet de loi sur les retraites, peu de jeunes se sont mobilisé sur cette question, on ne s'est pas vraiment soulevé à ce moment là, et pourtant on était contre, mais on a grandi avec cette idée que l'on n'aurait jamais de retraite. Nos parents au cours des années avec les gouvernements successifs, l'évolution de la société ont vu des choses assez liberticides se mettre en place. J'ai cette sensation que finalement on est arrivé dans une forme d'aliénation où l'on ne réagit plus vraiment au fait que l'on nous reprenne des droits petits à petits, et que cela va continuer dans une suite logique. Aujourd'hui on défend la sécurité sociale tout en disant que l'on va finir comme les états unis. Parce que dans un monde capitalisme cela coûte trop cher à l'état. Les gens regardent BFM TV et C News et ne vont pas chercher plus loin. Je retrouve ça avec des gens de ma génération où je suis obligée de rectifier et de rétablir les choses du point de vu de l'information qui nous est proposée. Je pense par exemple que les réseaux sociaux participent au désengagement des jeunes. Ils pensent s'engager en faisant des likes de temps en temps. Ou d'aller sur change.org pour signer une pétition. Moi ça me rend en colère. Nous sommes de plus en plus individualistes, préoccupés par nous-même, nos soucis, mais nous n'avons plus ou peu d'empathie. Alors que je pense que c'est l'empathie qui amène l'engagement. Je me suis toujours sentie différente vis à vis de ma famille. Mon père m'a sensibilisé aux injustices qui pouvaient exister dans le monde, mais il ne m'a pas parlé d'engagement. Donc je peux expliquer ma difficulté à m'engager parce que l'injustice apparaissait comme quelque chose de normalisé. C'était pesant, parce que mon père s'est mis à genoux, a dit « oui je vais changer de prénom », « oui je vais faire ceci et cela », et finalement il en souffre. Mais ce qui se passe à la maison reste à la maison. Si l'on est en contradiction avec quelqu'un on doit taire le problème pour ne pas qu'il émerge. Créer et rendre visible ce conflit est considéré comme dangereux. Je me souviens en 6ème mon prof d'histoire Géo me demande de faire un exposé sur le Coran. Amalgame, je n'ai pas vécu dans une famille musulmane. En 5ème un autre prof d'histoire (décidément l'histoire) faisait cours sur l'immigration et a donné comme exemple que mon père est un émigré pour le Maroc et un immigré pour la France. Il m'a demandé si je me sentais africaine. Mais moi j'ai 12 ans, donc les questions politiques arrivent dès le début finalement. Quand on est jeune on se dit que les adultes ont raison, parce qu'on a des images d'adultes en puissance, ce qui fait que l'on considère que l'on n'a pas vraiment ce droit à la parole, cette expression légitime que l'on va trouver beaucoup plus tard : lorsque vient le sentiment d'être adulte.

Je pense qu'il aurait été préférable de m'aider à développer mon esprit critique. J'aurais pu discerner certaines choses pour pouvoir les mettre en perspective. Il y avait aussi un manque de représentations parce que j'habitais dans l'Orne où il n'y avait que très peu de racisme, je ne me sentais pas si différente, tout était normal. Il y avait aussi un manque de représentation dans les médias, dans les dessins animés que je regardais etc. On peut avoir peur de s'engager par manque d'information et de confiance en soi. Il y a une montée en puissance sur le marché des livres de développement personnel. Quand on pense engagement on fait référence au fait

de savoir s'exprimer, alors que l'on peut aussi s'exprimer à travers des engagements des petites choses de la vie, sans forcément devoir prendre la parole en public, face à un groupe. Je pense d'ailleurs que beaucoup de jeunes aujourd'hui le font sans le savoir. Dès que l'on commence à discuter c'est déjà une forme d'engagement. On exprime quelque chose et l'on prend position. On est en colère vis à vis du silence des adultes plus âgés, et on doit sans cesse se départir d'une forme d'infantilisation lorsque l'on est jeune. On nous dit « tu n'as pas assez vécu » On nous dit aussi : « oui mais vous les jeunes vous êtes égoïstes vous ne voulez pas faire d'enfant » Avoir des enfants ce n'est peut-être pas une priorité pour nous, la pression sociale est différente, la réussite sociale ne passe plus aujourd'hui par le fait de se marier et d'avoir des enfants. Nous ne sommes pas prêts à avoir des enfants. Avoir des enfants pour nous ? ou pour les rendre libres ? On nous parle de pouvoir d'achat, de beaucoup de choses, on nous dit que nous n'avons pas le sens des responsabilités. Il faut travailler, arrêtez d'aller dans la rue, c'est une perte de temps. Le même discours infantilisant qui fait que notre voix n'est toujours pas pris en compte. Tout le monde s'est moqué de cette jeune fille qui s'est manifestée au sujet du climat sur les réseaux sociaux, en disant qu'elle était à côté de la réalité. On ne nous fait pas confiance. Alors à quoi sert de s'engager ? On nous renvoi sans cesse notre manque de maturité et d'expérience. Il nous faudrait des sortes de référendums pour la jeunesse, des cafés philosophiques, boire une bière et discuter. Sortir du cadre de vie habituel permet une expression, une prise de distance. On manque d'événements, de cinéma, de projections de documentaires en plein air, de manifestations qui conjuguent art et réflexion. Sortir dehors pour aller marcher ne permet pas cette prise de distance. Fumigène, pétards, chants. Dans les prises de parole il y a un manque d'écoute, du fait de vouloir prendre sa place absolument. Dans un groupe il y aura toujours une leader, positif ou négatif. Comment prendre en compte la voix de tout le monde ? C'est compliqué. Cela nécessite des outils et des moyens. La tendance est de prendre en compte la parole de ceux qui ont accepté et décidé de s'exprimer. Il y a un manque de confiance en soi, vis à vis de ses idées, on pense qu'on est bête, on s'excuse avant de dire quelque chose, on s'excuse d'être là, d'exister. La parole est fragile, on perd les informations, on perd le fil, la concentration, tout tombe à l'eau.

Les leaders ont moins de difficultés pour s'exprimer, on ne coupe pas la parole aux leaders... J'ai suivi des ateliers de théâtre et ce que j'ai appris c'est le fait d'agir par la parole là maintenant dans l'instant présent. Souvent les gens débattent dans le vent avec un manque d'information sans connaissance historique des luttes. On ne connaît pas l'histoire des luttes sociales, d'où vient la sécurité sociale par exemple. On a besoin d'histoire. On nous parle des guerres de religion, de la royauté, mais on ne nous parle pas de ce qu'il s'est passé le siècle dernier. On ne bénéficie pas réellement d'un récit de notre histoire commune. L'histoire c'est politique et la politique fait partie de l'histoire. On manque de connaissance aujourd'hui. Les supports scolaires ne sont pas suffisants pour cette prise de conscience. Qu'est ce que ces récits dans le cadre scolaire nous ont réellement apporté ? Il nous faudrait des pédagogies alternatives qui nous permettraient de façon ludique d'acquérir une certaine culture politique. Certains experts utilisent des mots trop complexes, on ne comprend pas la moitié de ce qu'ils disent, ce qui fait partie d'une certaine forme de manipulation. Parfois on débat pendant des heures avec quelqu'un pour finalement s'apercevoir que l'on est d'accord sur le fond et que la difficulté de s'entendre résidait essentiellement dans le fait de ne pas partager la même définition de tel ou tel mot. Parler politique c'est intime, quand on prend la parole, d'une certaine façon on parle de soi, ça dit des choses sur nous, on parle de notre vie, de notre façon d'être en empathie avec le monde, de la générosité, du don de soi. On a peur du regard des autres. Petit à petit j'ai pris confiance en moi en prenant la parole au sein d'un groupe. On a d'abord partagé des choses. La caricature c'est de penser que prendre la parole ne peut se faire qu'à condition d'avoir déjà une solution à apporter : « tu parles mais tu proposes quoi comme solution ? » Alors que c'est en parlant ensemble que les solutions se construisent. Je pense que les gens ne croient plus à la possibilité de se battre pour obtenir leurs droits. Je ne comprends pas que l'on n'aille pas voter, ce droit précieux si chèrement acquis. On est tous en colère. Notre vie est gérée par des politiques. Ça me fait peur, je ne sais pas où on va, j'ai peur que nos générations ne deviennent trop individualistes, j'ai

peur que l'on arrête de se battre par l'acceptation d'une fatalité. Cet entretien d'une certaine manière me met en face d'une certaine réalité que je recompose moi-même. Je ne pense pas autant les choses quand je suis dans l'agir, prise par mes obligations. Alors ça me rend un peu triste, peur que la fatalité dont on parle gagne encore du terrain. J'espère que l'on fera tout notre possible pour continuer à s'engager. Si on donne aux jeunes les espaces pour pouvoir s'exprimer. On a besoin de l'aide des générations précédentes. On parle des jeunes d'un côté et des « élus » de l'autre, tout ce que l'on dit est filtré. Il ne restera qu'une infime partie de ce que nous aurons exprimé. Je pense que ce type d'entretien est important et je m'interroge sur la manière de rendre collectif cette façon de faire. Ces entretiens pourraient constituer une base pour envisager ce travail. Merci de nous donner la parole.

3.

Mon travail représente différents aspects liés à la jeunesse et l'éducation populaire. Il s'agit de permettre aux jeunes de bénéficier de lieux où ils seront accompagnés en fonction de leurs besoins, en prenant conscience qu'ils ne sont pas seuls, qu'il y a d'autres jeunes qui vivent les mêmes situations, qui sont en recherche, et qui ont besoin de rencontrer d'autres parcours, d'autres cultures, afin que chaque jeune puisse trouver sa voie, une forme d'engagement, et nourrir son parcours sur le plan professionnel, le tout dans une perspective d'épanouissement.

Cela à mon sens, peut aider les individus à se mobiliser dans leur vie sociale et à agir grâce à ses dispositifs d'accompagnement. En espérant qu'après avoir pu bénéficier de tout cela, ils puissent continuer, quelque soit la forme d'engagement, dans tous les cas de comprendre la nécessité de porter leur voix et d'avoir une prise directe sur leur réalité.

Je n'ai pas de souvenir qu'autour de la table, on parlait de politique avec mes parents. J'ai vécu mon enfance au Maroc jusqu'à l'âge de 10 ans. Je suis franco-italienne mais mes parents travaillaient au Maroc. La première année a été difficile en France. La perte de repère, écoles, amis, je suis arrivée en cours d'année scolaire juste après les fêtes de Noël. Premier jour en CM2 en janvier 2006. L'accueil est différent en France. Au Maroc, il y a vraiment cette dimension de partage et de confiance. Le midi quand on sortait de l'école au Maroc, les femmes de ménage accompagnaient les enfants pour manger le midi, et je me souviens que l'on avait l'habitude d'avoir une personne qui récupérait tous les enfants de la classe pour aller manger chez l'un d'entre nous. On était à la même enseigne, on mangeait au même endroit. En France il fallait prévenir trois semaines à l'avance, avec une invitation. C'est à partir du collège que j'ai commencé à trouver ma place. Au collège on est tous au même niveau, on repart à zéro dans un nouvel environnement. Je parlais deux langues le français et l'arabe, je n'ai pas appris l'italien parce que mes parents étaient séparés depuis longtemps. J'ai grandi avec ma maman et mon frère. C'est dommage pour l'italien que je ne connais pas, j'aurais aimé l'apprendre, peut être plus tard. Avant j'écrivais l'arabe mais je ne l'écris plus, ma mère n'a pas continué à me parler arabe.

La politique ce n'était pas une chose à laquelle je m'intéressais. J'ai commencé à y penser entre 20 et 23 ans. Avant cela, je ne débattais pas sur ces sujets. D'abord la politique nous apparaît comme quelque chose qui ne nous concerne pas, qui n'est pas fait pour nous, et surtout qui semble très complexe. Quand on a à l'écran un vieux qui vous parle avec des mots qu'on ne comprend pas, on se désintéresse rapidement de la politique. À aucun moment, les jeunes ne parlent du vote comme d'un engagement citoyen, pour eux voter n'a aucun intérêt. C'était la même chose pour moi jusqu'à l'âge de mes 20 ans. Je n'ai pas suffisamment d'informations pour savoir comment voter pour la bonne personne. À l'Assemblée nationale, on voit des personnes qui crient et ne s'écoutent pas. La politique n'est pas accessible.

Au Maroc, une personne qui n'a rien ne sera jamais abandonnée, on vit en communauté. Si je n'avais pas vécu au Maroc dans les premières années de ma vie je n'aurais peut-être pas eu cette notion de partage que l'on retrouve après dans le travail social. En France particulièrement, on est placés depuis le plus jeune âge en compétition les uns avec les autres ; même au sein d'une famille, de la fratrie au sujet de celle ou celui qui a la meilleure note à l'école. Chacun veut être meilleur que l'autre et c'est ce qui induit une forme d'individualisme. Chacun est préoccupé par sa trajectoire personnelle sans s'occuper du reste. À 5-6 ans on commence à lire, dans les contes déjà on a ces représentations du supérieur et de l'inférieur, du méchant et du gentil, le gentil est beau et le méchant est moche. Peut apparaître déjà des formes d'inégalité, dans le rapport masculin-féminin et du point de vue de la classe sociale à laquelle on appartient. On commence à être cruel, il existe des prémisses d'une forme de harcèlement, qui peuvent avoir un impact déterminant dès le début d'une scolarité. Au Maroc, nous étions d'une classe sociale plutôt favorisée, arrivés en France le niveau de vie n'était pas du tout le même. Ma mère nous élevait seule sans pension alimentaire. Elle a continué malgré cela à nous mettre dans une école privée, du fait d'une image négative des écoles publiques, des préjugés vis-à-vis du risque de mauvaises fréquentations etc. Là, dans cette école en France, je me retrouve avec des fils d'avocats, des fils de notaires, banquiers etc. La différence sociale se ressent. À la rentrée, il faut raconter ses

vacances.

Depuis que j'ai douze ans je sais que je veux travailler dans le social, accompagner les autres. Je pense que ce qui a été le déclencheur, ce sont les difficultés de ma mère et la force qui a été la sienne. Elle a été une source d'inspiration pour moi. Cette image de la femme battante dans un univers patriarcal. Donc ma réalité c'était de devenir une femme indépendante, tout en ayant le souci de l'autre. Je ne serais pas autant dans le partage si je n'avais pas vécu au Maroc. Il y a une part de moi qui est marocaine. Ma première action a été en direction des personnes sans domicile fixe. Je me sentais dans l'obligation de m'arrêter dans la rue. Un bonjour, un sourire, est-ce que vous avez besoin de quelque chose ? Premier acte : parler avec elles, puis les personnes en situation de handicap, pour des difficultés d'accès, aux espaces, à la culture. Alors, j'ai commencé à faire du bénévolat, ce qui m'a emmené à m'inscrire dans un service civique. Cela a été pour moi une révélation, et notamment avec des jeunes sur des questions d'addiction. Ce sont ces actions successives qui m'ont amené à interrompre mes études de psychologie. Je me suis rendu compte que rester assise sur une chaise à écouter l'autre ne m'aurait pas satisfaite. Je pense que la politique doit pouvoir répondre à des besoins immédiats mais aussi de pérenniser les actions en faveur des publics qui en ont besoin pour que ces actions puissent bénéficier à d'autres. Dans ce courant d'économie solidaire, pour les jeunes qui se trouvent dans des situations déconnectées de la réalité, nous les accompagnons pour qu'ils puissent se repérer et créer leur propre lien avec les services de l'État, avec le monde d'aujourd'hui. Malgré tout, ce qui se passe sur le terrain et ce que propose les services de l'État ne correspond pas toujours. En tant qu'acteurs nous avons parfois, de par notre connaissance, plutôt envie d'initier ou de développer telle ou telle action, en alertant sur des problématiques qui nous semblent prioritaires. On ne hiérarchise pas de la même façon les problématiques au niveau local. Ce serait intéressant que sur certains sujets, ils puissent aussi mettre en place une forme de concertation avec les différents acteurs de terrain. Une sorte de décentralisation donnant plus d'autonomie au local. La succession de beaux dispositifs, la subvention, les aides, tout cela réclame un accompagnement spécifique permettant aux jeunes de se sentir appartenir à une société, et d'être en capacité de faire vivre une identité commune pour les générations à venir. Je pense qu'il ne s'agit pas seulement d'écouter les jeunes mais de prendre réellement en compte ce qu'elles disent. Il existe des espaces de parole mais un peu formatés, structurés par des adultes. Pour moi, il faut mettre l'accent sur l'éducation à la citoyenneté, à l'engagement, à la notion de solidarité.

Aujourd'hui je parle politique au sens large, sans appartenir à une organisation, un parti. Pour décider de la personne pour qui je vote ce n'est pas le programme qui me fait me décider. J'ai voté récemment pour le moins pire. Les jeunes ne veulent pas entendre parler du vote, ils ne connaissent pas les offres politiques. Avec les jeunes on ne parle pas de politique. Chacun arrive avec sa croyance. À aucun moment on ne donne notre avis sur telle ou telle proposition politique et de la même façon, en ce qui concerne les religions. Notre rôle est de donner aux jeunes la possibilité de s'informer et de vivre ensemble. Ils ne font pas facilement la différence entre la chose politique et la politique politicienne. Effectivement les jeunes sont nourris de débats, de réflexions, ils ont envie de débattre, mais sans forcément se rendre compte qu'il s'agit de sujet assez politique. Pour eux, c'est leur réalité, la réalité de leurs voisins, en bas de chez eux, ils se disent c'est logique, c'est ce que je vis. On pourrait dire que les jeunes auxquels je m'adresse n'ont pas conscience qu'en travaillant ces questions du quotidien, de la compréhension du fonctionnement, de l'obtention de leurs droits etc. qu'en faisant cela, ils sont en train de se forger une conscience politique. Parce que pour eux la politique reste au niveau de la caricature. Manifester et signer une pétition, c'est déjà une forme d'engagement, parfois en contestation avec le gouvernement en place. Depuis le Covid les jeunes sont plus informés et ont pris conscience de certaines choses. Cela me semble très important de construire avec eux les cadres, une co-construction leur permettant de se saisir autrement des choses, dans la recherche de formes nouvelles à donner à l'expression, au débat. Le dialogue structuré est un exemple d'innovation en ce sens. Le CRAJEP peut être force de proposition pour des expérimentations de ce type via les associations adhérentes au niveau local. Il s'agit pour nous de préserver l'héritage de l'Éducation populaire.

4.

Je suis né dans la région parisienne et ai vécu à Longjumeau dans l'Essonne jusqu'à l'âge de 10-11 ans. Ma mère était fonctionnaire de police. Elle a été mutée sur Bordeaux. Cela fait plus d'une dizaine d'année que je suis sur Bordeaux. On a déménagé plusieurs fois à Ambarès puis Blaye. Je suis rentré à la Fac. J'ai fait une licence de langue étrangère, de l'anglais et du japonais. J'ai suivi un Master en gestion de projet. Entre ma licence et mon Master j'ai fait mon service civique où j'ai commencé à avoir une expérience en gestion de projet, au titre d'ambassadeur vie associative. Mon engagement : je m'occupe de valoriser auprès des autres jeunes le service civique de l'association. J'organise des réunions, je participe au projet vidéo portraits jeunes etc. Ma tutrice m'invite dans ce qu'elle fait pour que j'ai des notions d'organisation de projet. C'est ma copine qui travaillait au CROUS au pôle culturel qui m'a parlé du service civique, et j'ai postulé sur cette mission.

Dans ce service civique il y a 9 domaines d'intervention, il y a vraiment une énorme richesse de missions possible. C'est du volontariat donc pas du bénévolat parce que l'on est quand même rémunéré sous forme d'indemnisation. 600 euros par mois, 489 euros de l'État et 111 euros de la part de l'association pour les déplacements etc.

Ça permet de continuer ses études, d'acquérir une expérience et de préparer son projet professionnel.

C'est une mission sociale, alors on parle plus facilement aux gens en côtoyant des nouvelles personnes, on va dans des milieux que l'on n'a pas forcément l'habitude de fréquenter, des quartiers populaires... J'ai pu rencontrer des jeunes, discuter avec eux. Dans les discussions chez moi, au sujet de la politique, ce n'était jamais des choses positives qui ressortaient, c'était une source de stress, ce n'était pas attrayant, je ne voyais la politique qu'à travers la télévision. Ma mère, en tant que fonctionnaire de police, a pu voir un peu tous les milieux et se situait plutôt à gauche. Mon père autoentrepreneur était plutôt à droite. Au départ ma vision de la politique était plutôt négative. Après, je comprends un peu mieux les enjeux mais reste la difficulté de choix pour une organisation, un parti, ça reste compliqué. Même encore aujourd'hui je ne m'y retrouve pas. Pour moi on voit toujours les mêmes choses faites de la même manière. Pour moi ce qui pose vraiment problème, c'est l'inclusion sociale. Un jour en cours de Japonais on est tombé sur un texte qui parlait des sans-abris au Japon qui ont un travail ou qui ont été licenciés et qui conservent malgré tout leur honneur, une certaine dignité. Ils dorment dans leur carton, mais enlèvent toujours leurs chaussures avant de rentrer dedans. Alors je me suis demandé pourquoi on ne faisait rien pour eux. Ils n'osent pas dire à leur famille qu'ils ont perdu leur travail, ce qui fait qu'ils finissent par couper les ponts. Ils ont honte. Le Japon cache ses sans abris. Ça m'a beaucoup touché, alors j'ai eu envie d'aller vers ces gens-là. C'est ce sentiment de honte d'échouer qui m'a touché en même temps qu'ils cherchent à conserver en eux certaines valeurs morales, pour préserver leur dignité. Au Japon il y a l'entreprise, et ensuite ta famille.

J'aime bien dans les films ou les livres que le héros n'abandonne pas ses valeurs dans la difficulté. Je pense que cette idée vient aussi des mangas, des bandes dessinées. J'ai un de mes amis qui a sombré dans la drogue, je l'ai vu se désintégrer sous mes yeux. Ça a pris du temps mais ça a fonctionné. J'ai réussi à l'aider à sortir de ça. Il était dans l'armée où il ne se passe pas toujours des choses très légales, il a dû quitter l'armée, ce qui a fait qu'il était considéré comme déserteur. Ça a été la descente aux enfers de la drogue. J'avais un autre ami qui était en échec permanent dans ses études et qui s'enfermait dans les jeux-vidéo en délaissant tout le reste. Avec d'autres amis, on a été présents et il s'est rendu-compte que cette activité au fond ne lui plaisait pas. J'étais content d'avoir pu aider ces personnes là à s'en sortir. En le faisant, j'ai réalisé que j'aimais faire ça. Mes parents ont confiance en moi, j'ai du respect pour la loi. Je savais que le jour où je briserais cette confiance je ne la retrouverais plus.

L'inégalité commence à la naissance, l'endroit, son sexe, ses vêtements, sa classe sociale, son origine... Assez tôt à l'école, on a les prémisses de la méchanceté. Si on trouve quelqu'un qui n'est pas particulièrement beau, on va l'attaquer. Les gens extravertis sont plus appréciés que quelqu'un d'introverti qui reste dans son coin. C'est une époque où l'on cherche à se construire et on veut être apprécié par les autres. Les gens se comparent beaucoup, il y a une compétition. Alors qu'en réalité je pense que l'on se construit par sa manière de voir les choses, de chercher pour

trouver sa place dans la société. On apprend à gérer ses relations avec les autres, se connaître à partir de ses défauts et ses qualités. On se construit par le dialogue, l'échange de points de vue. Un point de vue c'est une vérité personnelle mais qui n'est pas forcément commune, cela dépend d'où on vient, de ce que l'on voit et de ce que l'on pense. On peut quand même apporter une autre vision, même si elle rentre en conflit avec celle qu'on nous présente. En primaire, j'ai joué dans une pièce de théâtre, Pierre et le loup, j'avais un texte à apprendre. La poésie à dire dans la classe, c'est déjà du collectif. J'ai réalisé des exposés, j'ai été plusieurs fois délégués. Au collège quand on parlait politique dans mon groupe d'amis, on récitait plutôt ce que disaient nos parents, avec les mêmes arguments, ce n'était pas vraiment notre point de vue. Pour moi la politique commence à partir du moment où tu touche à la société. La politique on ne se rend pas compte mais on y est déjà. À partir du moment où on touche au social, c'est de la politique. Pour moi la politique commence déjà simplement par le fait de partager des choses. Après, c'est une prise de conscience, mais plus pour des personnes qui ont plus de facilité grâce à leur milieu de vie, pour penser les choses. Même si tout est politique, on peut aussi se fermer totalement à cela.

Je pense que l'on ne se dirige pas d'un coup vers la politique, c'est quelque chose qui se construit. Cela vient de nous-même à partir du moment où l'on commence à réfléchir aux choses, au monde qui nous entoure. On peut avoir peur de donner son point de vue. La politique c'est d'abord très personnel. C'est un magma de toute l'expérience que l'on a vécu, le condensé de ce que l'on a en nous. Même deux personnes appartenant au même parti n'auront pas exactement en eux les mêmes choses. C'est quelque chose que l'on garde pour nous. On se tait parce que l'on pense que ce n'est pas possible ou que cela va créer des problèmes. Le problème d'un parti c'est de diriger des gens qui ont le même point de vue. Au départ les idées rassemblées du parti peuvent nous apporter une sorte de validation de ce que l'on pense. On se dit que l'on n'est pas seul. L'homme est un animal social qui cherche validation auprès des autres. Je dis ça mais je n'ai pas d'expérience de parti politique. Entre les êtres humains, il y aura toujours des nuances qui seront possibles. Étant donné que la politique est quelque chose d'intime, cela peut jouer. Parfois pour toucher le plus grand nombre possible, certains hommes politiques ne gardent pas toutes ces nuances. Mes amis autour de moi ne se retrouvent pas dans la politique telle qu'ils la perçoivent, c'est-à-dire au sein d'un parti, alors que ce n'est pas ça la politique. Cela vient du fait que l'on n'a pas assez conscience de toutes les formes d'engagement possibles. Il faudrait que les parents jouent un rôle là-dedans pour une sensibilisation, et à l'école ça me paraîtrait logique. De vrais ateliers où l'on parlerait vraiment de ces formes d'engagements possibles. Pas une journée où on n'a pas cours et on parle de ça. Peut être une matière destinée à ça.

5.

On a toujours parlé politique à la maison mais souvent dans la défiance « ils racontent que des conneries, ils ont beau dire ce qu'ils veulent ce n'est pas très fiable ». Mes parents étaient dans le courant socialiste, très solidarité, gauchistes finalement, moi j'ai baigné là-dedans. Avec les membres de la famille du côté de ma mère, ça allait souvent au conflit parce qu'ils ne partageaient pas du tout ces idées-là. Chacun défendait son point de vue en fonction de son orientation. Ma mère est française et mon père marocain, il est arrivé en France à l'âge de 20 ans, aujourd'hui il en a 70, ma mère est française native de Langon. Un couple mixte avec des enfants métissés. J'ai une grand-mère de 90 ans, qui a connu la guerre, et qui a un regard sur l'étranger, sur l'extérieur, avec des convictions assez conservatrices qu'elle a essayé de transmettre à ses filles, mais ça n'a pas marché avec ma mère. La politique, ça a pu créer des zones de conflit. Alors moi, en tant qu'enfant et jeune personne, je donne mon avis mais je ne rentre pas dans les débats. Quand on est chez ses parents on baigne dans des idées, dans des idéaux, des représentations. Ma mère a toujours été présidente d'association. Qui dit association dit positionnement, des partis pris, des décisions pour l'ensemble des bénéficiaires, donc engagement, donc politique. Avec mon frère et ma sœur on a toujours été touchés par ça. Pour moi, la reproduction sociale est évidente. Ainsi ma mère est présidente d'une association, et aujourd'hui je travaille dans une association, je pense que ce n'est pas pour rien. Pour moi le politique est intrinsèque, il est partout, dans le sens où quand un individu se positionne en donnant son avis c'est politique. Il y a la politique en théorie et il y a la pratique de la vie, du faire. Dans l'association, on a du mal à trouver les justes mots politiques alors que l'on est en train de le faire, de faire ce que l'on ne sait pas bien dire. On n'est pas toujours dans l'intellectualisation de tout. Moi je suis dans la thématique de la jeunesse, dans le cadre de mon travail déjà c'est rendre l'invisible visible. Le constat que l'on fait dans notre réseau c'est que l'on n'a pas autant de jeunes que l'on voudrait. Ils ne sont pas forcément là où on les attend, et ils ne tiennent pas forcément le discours que l'on attend d'eux. Mais ça ne veut pas dire que derrière ils ne sont pas engagés. Moi, en étant jeune salariée dans une association, j'ai une part de politique parce que finalement ce sont mes valeurs et mon positionnement qui font que quand je vais travailler avec d'autres jeunes, je le fais avec mes valeurs, et donc c'est politique ça aussi. Quand je veux travailler sur la « solidarité » et « l'échange », « l'accessibilité à tous », ce sont des termes que l'on peut retrouver dans la politique intellectualisée, donc à mon échelle c'est de la politique. Le discours attendu vis à vis des jeunes c'est « on attend qu'ils bousculent, qu'ils viennent, qu'ils aient des idées innovantes », pas forcément en fait. Avant d'arriver dans cette association, j'étais formatrice en centre de formation pour apprentis et j'ai travaillé avec des personnes qui avaient mon âge, je formais des jeunes de mon âge, qui avaient des idées qui pouvaient aller à l'encontre des discours que l'on attend de la jeunesse, finalement très conservatrices, voir en recul par rapport à certains aspects.

J'ai travaillé au départ sur la thématique de la migration et de la solidarité, c'était : « mais moi je ne veux pas travailler avec les migrants, je ne veux pas aider les migrants, je n'en ai rien à faire des migrants ». Ce n'est pas ce genre de discours autour de moi que l'on attendait. On me disait : « mais ils sont jeunes, ils doivent porter des valeurs » Oui, mais lesquelles ? Comment on en arrive là ? Je pense que ce sont les représentations, les stéréotypes, les jeunes doivent être comme ci comme ça, sauf qu'on ne les observe pas, on ne les écoute pas nécessairement. Les représentations sur toutes les tranches d'âge, les genres, il y en a beaucoup et on se raccroche plus à ces représentations qu'au réel. Les accompagnants adultes sont portés pas des choses, le désir d'accompagner la jeunesse. Même si les discours sont parfois heurtants, on doit les accompagner quand même, être là pour eux en tant que formateur. Il y a cette image chez le formateur, de l'adulte qui a compris, valorisé par le fait de se dire « moi je suis l'adulte qui va les aider, je suis un exemple de réussite et je veux qu'ils réussissent avec moi ». Aujourd'hui, dans mon quotidien je peux retrouver ce genre de discours chez des bénévoles, nos bénévoles sont vieillissants donc ce sont plutôt des représentations d'une tranche d'âge par rapport à une autre.

Toute petite, je devais être en grande section maternelle, entre 4 et 6 ans, j'avais une camarade de classe qui était atteinte de trisomie et qui avait souvent des

verrues aux doigts. Personne ne voulait lui tenir la main, même toute petite ça m'était insupportable, c'était ma copine, donc j'allais lui tenir la main. Je regardais les autres l'air de dire « on peut lui tenir la main » elle n'est pas si différente. Et puis ça a été un peu comme ça toute ma vie. J'ai toujours été entourée par des personnes qui, par des effets sociaux, ne rentraient pas forcément dans les cases, et moi je cherchais toujours à les inclure. Plus tard j'ai eu une amie de famille très précaire, la maman n'avait pas les moyens de payer des traitements anti-poux donc elle lui coupait les cheveux, et à l'école on lui disait « t'es un garçon » et moi je trouvais toujours des parades d'enfant : « mais non elle a les chaussures roses, c'est une fille ». C'était ma copine, il ne fallait pas la rejeter.

J'ai fait des études en sociologie mais pour moi c'était trop « hors sol », j'avais fait une recherche en Master mais je me disais que je voulais être avec les gens, je voulais travailler avec les gens. J'ai toujours fait ce lien avec l'autre.

Théoriser oui mais travailler avec. On m'a dit un jour que je pourrais faire une bonne enquêtrice, pour l'écrit j'étais une bille, mais j'avais la posture. Donc moi, je ne conçois pas ma vie autrement que faire sens entre mes valeurs personnelles et le collectif. De toute façon, je suis un membre du collectif. On peut dire que la politique c'est faire avec l'autre et prendre l'autre dans toute sa dimension.

Petite, j'arrivais à me faire facilement une place dans les groupes, à partir du collège ça a été un peu plus compliqué, et aujourd'hui c'est quelque chose que je chéris, mais avec des limites. J'ai besoin à un moment donné de mon espace, de pouvoir être en retrait du groupe.

Sans individualité il n'y a pas de groupe. Quand l'individu ne se sent plus dans le groupe c'est peut-être qu'il ne trouve plus son propre rythme à l'intérieur. Je sais que le collectif je peux le vivre, mais au bout de 7, 8 heures il faut que je rentre chez moi pour retrouver mon espace. En tant qu'adulte, il y a une forme de pudeur, plus que lorsque que l'on est enfant, pudeur émotionnelle. Enfant il y a moins de carcans, moins de postures, d'injonctions, et notamment le regard de l'autre. D'ailleurs je pense que ce que je viens d'énumérer, ce sont des freins au collectif. J'aime dire que les adultes ne sont que des enfants qui ont appris les codes. Ces codes sont tellement intégrés qu'il est parfois difficile de faire sans, et de ce fait de faire groupe.

Quand j'étais volontaire en service civique il y a quelques années, avant d'être formatrice, c'était pendant la période municipale, les candidats venaient toquer aux portes des jeunes des services civiques (la jeunesse qu'est-ce qu'elle dit ?...). À cette époque là, comme je n'avais pas les codes pour parler politique, je n'étais pas à l'aise, j'étais dans l'observation la plus totale. Mais une fois que cet événement était terminé, je suis retourné voir la personne mais seule. Le fait est que quand on commence à parler politique en groupe, il y a parfois des enjeux tellement forts, de personnes, d'égos, d'humain, je n'ai pas envie de ces combats là, je ne m'en mêle pas. Je regarde comment ça fonctionne en observant les interactions bien plus que je me positionne. Ça ne veut pas dire que je ne saisi pas le moment. En retrait, je ne parle plus, et encore d'avantage aujourd'hui qu'à cette époque. C'est une forme d'exposition, la parole. Prendre la parole, c'est parfois aller à l'encontre du consensus, de l'accord généralisé. C'est parfois mettre la lumière sur certaines choses en sachant que derrière ça peut bousculer. Parler politique ça bouscule. Pour ma part je ne me sens pas toujours prête à bousculer les choses, et pourtant je suis convaincue qu'il faut le faire. C'est un peu le paradoxe de ma vie. Je suis persuadée qu'il faut bousculer les choses pour changer, pour évoluer ensemble pour enfin faire collectif, mais c'est difficile pour moi de me mettre dans ce rôle. Parce qu'il y a aussi une question de légitimité quand on parle politique. Est-ce que moi je me sens légitime avec ça ? Petit à petit, je me rends compte finalement que je n'ai pas besoin de me sentir légitime pour parler. Finalement, on est tous légitime à partir du moment on l'on parle.

Enfant j'étais ronde, donc la question de la différence est arrivée au collège avec aussi la couleur de peau, avant cela je ne me voyais pas métisse. Parce que j'avais été acceptée en grandissant avec les mêmes enfants, j'étais comme les autres.

On m'a dit « mais t'es rebeu toi, t'es arabe ». Ça veut dire quoi être arabe, rebeu ? Je ne comprenais pas ce que ça voulait dire. J'ai un prénom français et un prénom marocain. C'est un choix de mes parents pour montrer que l'on a la double identité, mais qui, en même temps, fait une seule identité.

Il n'empêche que face à certaines personnes, mes parents m'appelaient par mon prénom français. Parce que juste mon autre prénom pouvait déranger. Quand j'ai eu mon

premier appartement, devant le propriétaire, ma mère m'a appelé par mon prénom français, je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a répondu que lorsqu'il m'a vu, sa tête s'est décomposée, et qu'elle a eu peur qu'on passe à côté de l'appartement. Mon père, lui ça a toujours été de dire à mon frère et moi : « vous êtes Français et Marocain » ne laissez personne vous dire que vous n'êtes pas français et personne vous dire que vous n'êtes pas marocains. Mon père a vécu beaucoup de discriminations. Même dans mon entourage, j'entends encore parfois « les arabes, ils sont comme ci, ils sont comme ça ». Quand je leur dis qu'il y a une moitié en moi qui les représentent on me dit « oui mais toi tu es différente ».

Quand j'étais étudiante, j'étais bénévole auprès d'un jeune pendant trois ans, c'était de l'accompagnement scolaire, mais pas seulement, je le voyais 4 h par semaine, avec deux heures destinées au devoir et deux heures à la culture et aux loisirs. Sa mère n'avait pas beaucoup de revenus et c'était un petit qui voulait faire du basket, donc on a fait en sorte de pouvoir développer des choses, trouver des solutions pour qu'il puisse faire du basket. L'emmener à l'entraînement, l'emmener à la piscine l'été, l'emmener au cinéma, et beaucoup dans les bibliothèques. Sa maman ne pouvait pas, elle n'avait pas le temps, j'avais pris ce rôle un peu de substitut. À la fin, il m'appelait Tatie. Aujourd'hui, j'ai mon boulot mais en dehors j'accompagne aussi un jeune sur des dossiers à l'écrit en français, parce que c'est un jeune MNA (Mineur non accompagné). En ce moment, il a une entorse donc je lui ai proposé d'aller lui faire des courses. Pour moi, ce sont des petits gestes qui vont de soi au-delà d'une rencontre située dans un cadre. Je crois que les jeunes qui suivent les programmes ici, peuvent intégrer ce rapport à l'autre, je ne sais pas s'ils vont s'en saisir, mais certaines, certains le font.

Ce qui peut faire peur déjà dans le fait de s'engager, c'est le mot engagement. C'est une question que je pose aux volontaires avant même qu'ils rentrent en mission. Quand on fait les entretiens je leur demande ce que ça veut dire pour eux l'engagement. Ça veut dire le couple, pour beaucoup ça revient à la notion de couple, la notion d'effort, effort c'est un mot qui revient beaucoup. Donc le mot en lui-même je le trouve déjà effrayant, je vois bien que les jeunes ne sont pas forcément à l'aise avec le mot. Alors que pourtant lorsque l'on travaille ensemble, on vit ensemble, on crée des moments qui font qu'on s'engage les uns pour les autres, on va ensemble vers quelque chose. Pour moi s'engager c'est le fait de vouloir créer des souvenirs avec les autres. C'est ce qui reste. Quand on s'engage, on crée un souvenir, et plus l'engagement sera long avec les gens, plus on créera de souvenirs. Donc c'est le fait d'aller ensemble vers quelque chose. Donc s'engager, ça veut dire que l'on a décidé d'aller quelque part, comme on dit s'engager dans une rue. Je pense que ce mot a pris une connotation bien trop forte aujourd'hui. Il y a un côté très moral, « c'est bien de s'engager ». Les jeunes, il faut les écouter dans tous les sens, parce qu'on chemine tous quelque part. Si on se pose la question : « est-ce qu'il faut tout entendre d'une personne jeune et valider ce qu'il dit ? » Il faut se demander alors si l'on poserait la même question à un adulte. Est-ce que l'on se poserait la même question pour un adulte de savoir si on écoute les adultes tout le temps sur tout ? On se dit il est jeune il doit apprendre, mais je me demande pourquoi la réalité d'un enfant ne serait pas aussi importante que celle d'un adulte, parce qu'ils ont déjà un regard sur le monde. On aurait besoin de véritables espaces d'échange où tout le monde pourrait être écouté pour ce qu'il est, pas parce qu'il est jeune, pas parce qu'il est vieux, titulaire ou précaire, mais juste par ce qu'il est en tant que tel et qu'il a sa propre expertise. On est toutes et tous victimes de ce manque d'espace.

Moi, on m'a proposé de participer à des comités de jeunes, territoriaux, municipaux, je ne veux pas y aller parce que c'est une certaine image du politique, je n'ai pas envie d'être dans une sphère cadrée, officielle, où je ne vais pas me sentir libre, libre d'être moi, de dire ce que je veux. Je ne veux même pas essayer de passer la porte. Je n'ai pas envie de me retrouver face au maire de ma ville avec son costume cravate, en direct avec les désaccords et toute la violence symbolique, je n'ai pas envie. Je veux pouvoir parler de politique, de qui je suis sans être en lutte dans ce monde sacralisé de politiciens. Enfant, je m'entourais de copines qui venaient de milieux très précaires. Ce qui m'avait marqué au sujet d'une famille, c'est qu'ils recyclaient l'eau du bain des enfants pour tirer la chasse d'eau. J'étais invitée, j'avais 9 -10 ans et on prenait notre bain ensemble avec la copine, mais son frère lui devait aller se doucher avec notre eau à nous, pour dépenser le moins d'eau possible. La

maman était femme de ménage, le papa était tailleur de pierres. Et moi, à la maison, ma sœur pouvait passer une heure sous la douche. Chez mes copines, il fallait faire hyper attention à l'eau, à l'électricité. Les parents allaient acheter des paquets de gâteaux, c'était la denrée du moment, le plaisir, alors que moi à la maison c'était l'abondance.

La première fois que j'ai voté, ce n'était pas un grand moment, mais ma mère était très contente. Pour ma mère c'est important de voter. Pour elle, c'est l'expression, c'est la parole, c'est citoyen, on appartient à la société. À 16 ans, j'ai participé au blocage de mon lycée contre Sarkozy, pour les retraites. Donc, quand j'ai voté deux ans plus tard, j'étais quand même contente de pouvoir le faire. Avant de voter j'allais dans la rue, j'allais faire bouger les choses. La manifestation la plus marquante que j'ai faite, c'était pendant mes études de sociologie à Bordeaux, contre la loi travail, j'étais secrétaire de l'Assemblée générale, je prenais des notes sur comment on allait fonctionner, les votes, si on allait faire des blocages, des sitting. Et la seule fois où je n'étais pas présente, ils ont voté le blocus. On m'a appelé à minuit pour me dire que la fac avait été bloquée, « mais bloquée-bloquée, faut que tu viennes voir, l'amphithéâtre est en train d'être ravagé ». J'appelle une copine, on y va toutes les deux, et on découvre toute une partie de la fac complètement détruite. Ça, ça a été violent pour moi, j'ai dit non, on n'est pas là pour casser, saccager, et surtout pas la fac, la fac pour moi c'est un lieu d'expression. Ils la détruisent parce que, pour moi, ils n'ont pas la même compréhension de ce que c'est que la fac. Pour eux, ça représente un objet de l'état, pour moi la fac c'est un peu un tiers-lieu. J'aimais bien la fac parce que je pouvais proposer à des personnes qui étaient à la rue de venir avec moi en amphithéâtre. « T'as froid bah ! viens dans l'amphi t'es au chaud t'es bien ». Pour moi la fac c'est la culture ouverte pour tous. Donc, je ne voulais pas qu'on casse la fac.

Pour la question du vote je suis pour qu'on comptabilise les votes blancs. Quand on voit qu'il y a autant de personnes qui ne votent pas, ne pas voter devient un choix politique. Le vote blanc, ça veut dire que tout ce que vous me proposez ne me correspond pas. Les idées, la façon dont c'est défendu. Je signale en tant que citoyen que ça ne va pas. Je trouve qu'aujourd'hui les représentants ne sont plus des représentants. Quelqu'un qui me représente c'est quelqu'un qui me ressemble. J'ai une de mes tantes qui a fait l'ENA qui était de la promotion de François Hollande, je la vois, je vois la réalité de ma famille, nous sommes diamétralement opposées. L'usage qu'ils ont des mots, tout le monde ne peut pas accéder au sens de ces mots, les mots valises qui sont utilisés en permanence pour faire passer des messages. La « bienveillance » ouais, ça veut dire quoi ? En pratique c'est quoi ? La sécurité, est-ce que tu vas la pratiquer en fonction de tous les territoires ? En fonction de toutes les personnes ? Ça ne veut rien dire. Ce sont des grands mots utilisés qui sont déchargés de leur sens, qui brillent mais qui ne représentent rien, qui ne représentent pas les gens et leur réalité. C'est important le poids des mots, le sens de ce que l'on dit.

Pour moi, on se forge une conscience politique en rencontrant l'autre, en rencontrant le plus de monde possible. Il manque des espaces neutres pour la rencontre. Les luttes sociales avaient ces vertus. L'idée c'est que les jeunes se saisissent de l'espace qu'on leur propose et aient envie de le faire vivre, de le faire évoluer, je rêve de m'asseoir et d'apprendre d'eux. De toutes façons je crée avec eux, et j'ai besoin aussi des présidents de la structure qui sont bénévoles, qui sont âgés, j'ai besoin de leur regard. J'ai besoin de tout le monde pour travailler et vivre ensemble. Ma perception n'est pas forcément la plus complète, la plus réelle, au bout du compte c'est la somme des perceptions qui fait ce qu'on nomme réalité. J'aime cet entretien, c'est une rencontre en fait, sur le fil de l'eau. Ce qui me vient, c'est l'envie d'accentuer, d'axer encore plus sur l'échange avec les jeunes que j'accompagne, je me rends compte que c'est peut-être parfois ce qui me manque aussi. Je me demande aussi où je suis entre ceux qui sont éloignés de la politique et ceux qui en sont proches. Parce que moi je n'aime pas forcément parler de politique, mais je le fais. Ça pose la question de ce que c'est que le politique, on y revient. La politique non pas telle qu'on en parle mais telle qu'on la fait, et de ça on n'en n'a pas forcément conscience, et c'est peut-être cette conscience là qu'il serait intéressant de questionner avec la jeunesse. On pourrait presque dire que ce qu'on attend des jeunes serait ce que l'on ne serait pas capable de leur offrir. Ce que l'on attendrait nous, c'est ce que l'on ne serait pas capable de faire, et c'est ça que l'on

peut essayer de rendre visible. Une des phrases récurrentes dans mon milieu c'est « faire de la place aux jeunes », mais quelle place ? Ils en ont une place, c'est peut-être nous qui ne la voyons pas. On décide pour eux, alors qu'eux, ils font leur vie. Une de mes questions c'est qu'est-ce que moi je peux apprendre d'eux.

6.

Je ne peux pas travailler actuellement, alors je suis en service civique pour acquérir des connaissances et me former à des questions sur l'environnement, dans le souci de me rendre utile. Il y a des métiers où on manque de personnel, comme aide-soignant par exemple. Pendant la Covid beaucoup ont démissionné. Je préfère me lancer dans un métier pour faire avancer les choses plutôt qu'esthéticienne par exemple. Pour le moment je me sens trop fragile pour travailler dans des EPHAD ou autres, il faut supporter beaucoup de choses, faire beaucoup d'heures, avec des conditions de travail difficiles etc. J'ai toujours entendu du négatif vis à vis de la politique dans mon entourage proche. J'étais en foyer quand j'étais plus jeune, ensuite lorsque l'on quitte le foyer on doit chercher un appartement, mais c'était trop cher Bordeaux et alentours. J'ai dû aller vers Marmande. Pour ma demande de logement social j'ai dû attendre 3 - 4 ans sans avoir de réponse. Finalement, une aide sociale m'a permis d'accéder au logement, grâce au FSL. La politique c'est stressant, je ne sais pas si l'on peut aborder ce sujet avec tout le monde, et cela ne me passionne pas. Je trouve ça anxiogène. Je ne saurais pas trop dire vraiment quels sont mes droits. Si j'ai un souci particulier, je me renseigne. En fait je ne sais pas trop où me renseigner. Sans doute qu'il existe des permanences quelque part. Je m'intéresse de plus en plus à tout ce qui est association, je ne savais pas trop comment faire au début, mais en fait cela se fait tout seul, et ensuite je reste bénévole pour apporter mon aide. Là, j'ai fait une formation pour une orientation dans le domaine de la protection de l'enfance. Ça s'est fait un peu par hasard avec cette association mais en fait je suis concernée par le sujet, alors ça me tient à cœur d'y rester en tant que bénévole. Je pense qu'il y a beaucoup de manque dans ce domaine de la protection de l'enfance. Il y a de la maltraitance d'enfants placés. Les trois quarts des éducateurs continuent de maltraiter les enfants placés, à cause de leur propre histoire. Lorsque l'on sort de là, la plupart du temps on nous laisse nous débrouiller. Dans l'association où je suis, ils sont en train de créer une formation d'expertise sur ce sujet en prenant en compte notre propre expérience, donc j'ai suivi un séminaire. Les éducateurs m'ont quand même beaucoup aidé à m'en sortir, et moi ça me tient à cœur d'aider des personnes pour qu'elles ne se retrouvent pas à la rue, qu'elles soient à l'abri de la violence. Je pense que je dois prendre suffisamment de recul avant de décider de m'orienter vers un métier d'éducateur par exemple. Diététicienne nutritionniste me plairait mais ce sont des études difficiles. Moi, le sport m'a beaucoup apporté. Les coachs sportifs m'ont aidé sur le plan mental, le dépassement de soi, je fais du crossFit (un mélange de musculation, d'haltérophilie, de force, d'endurance, de cardio) parce que lorsque l'on réfléchit trop ce n'est pas bon, on ne fait rien. C'est bien pour la dépression, l'anxiété, la confiance en soi, la santé mentale, et la diététique c'est bien pour la prévention des maladies chroniques etc. Je suis fière de moi pour les efforts que je fais. Lorsque l'on est dans des situations difficiles on n'est pas prêt à parler de politique. Malgré tout, je pense que c'est important d'essayer quand même de s'ouvrir. Moi, maintenant plus je sors, plus je m'occupe, plus je parle aux gens, mieux ça va. On a besoin des autres, de leurs expériences, tout en essayant d'être autonome quand même. Ça me fait beaucoup évoluer, grandir. Pour moi c'est important de pouvoir m'exprimer, faire entendre mes idées, même si le regard, la peur du jugement est toujours là. Quand j'ai des choses à dire, maintenant je prends la parole, je me sens utile. J'ai des discussions où il est possible d'entendre des opinions différentes. Voter c'est bien mais à condition de faire des choses à son échelle, là où l'on vit. C'est ce que je réalise dans cet entretien : le pouvoir que nous avons de faire des choses de notre côté.

7.

Dans mon entourage la politique a été beaucoup critiquée. C'était vu comme quelque chose de beaucoup trop compliqué, d'inintéressant, de soporifique, ce qui a fait que je ne m'y suis intéressée que très tard.

La politique, c'était surtout des grands messieurs bien habillés qui disaient des bêtises. J'étais un peu enfermée dans ce cercle familial, ensuite j'ai commencé à sortir mais personne ne m'a parlé politique, parce qu'il y avait des sujets plus urgents à aborder. Il y a seulement trois, quatre ans que j'ai commencé à en parler avec des gens, où j'ai commencé à découvrir ce qu'est l'histoire de la politique et à me faire mon propre avis. J'ai eu un parcours chaotique, j'étais seule avec ma mère jusqu'à mes 16 ans, j'ai connu la rue et les foyers ce qui a fait que la politique ne faisait pas du tout partie de mes préoccupations. Je me suis principalement débrouillée toute seule pour m'en sortir. Une année en foyer m'a apporté beaucoup d'aide matérielle, un toit, à manger, et une écoute. La politique est venue plus tard quand j'avais le temps. Je me suis rendu compte que ces besoins fondamentaux avaient directement à voir avec la politique. On est trop noyé dans ces problèmes pour voir, pour chercher plus loin. Moi, on me disait que c'était important de voter mais je ne voyais pas vraiment pourquoi. Je le vois aujourd'hui avec des jeunes proches de moi qui n'ont pas d'avis politique, et qui suivent des directives, leur entourage, leurs parents leur ont dit que c'est comme cela qu'il fallait faire, et que c'est cela qu'il faut penser. Lorsqu'on parle un peu avec eux, on voit bien que cela ne leur ressemble pas. En ce qui me concerne, j'ai dû m'ouvrir aux autres. J'ai découvert la vie associative, j'ai rencontré des nouvelles personnes, ça m'a donné envie d'aller voir plus loin. La mission locale m'avait inscrite à un atelier, ce qui a fait que j'ai découvert une association et j'ai fait partie de son Conseil d'administration. Aujourd'hui je suis au Bureau. Lorsque je suis allée la première fois à la Maison des jeunes de mon quartier, je m'y suis tout de suite sentie à l'aise, je ne me sentais pas jugée, mais plutôt écoutée, je me suis sentie à ma place. Même sans être amis, les conversations pouvaient aller dans les deux sens : Ce n'était pas seulement moi qui écoutais et les autres qui parlaient, c'était un échange. Le fait de me rendre compte que les échanges étaient possibles m'a fait beaucoup de bien, et m'a motivée pour continuer sur ce chemin. L'atelier s'appelle « le café des envies » encadré par la mission locale. C'est un lieu réservé aux jeunes de 16 à 25 ans, où l'on peut s'exprimer sur tout, à part le travail. C'est une bulle où l'on parle de nos envies, en se sortant de l'idée de trouver du travail à tout prix, de continuer ses études pour plus tard, avoir tel salaire etc. Dernièrement je me suis sentie concernée par la réforme des retraites. Pour ma génération, je pense qu'il faudra que l'on se batte de nouveaux dans 10-20 ans. Le travail jusqu'à la mort je ne veux pas de ça. Je me suis toujours sentie concernée par les gens autour de moi. Si quelqu'un me parle de quelque chose de problématique je vais essayer de l'aider, c'est naturel. Pour moi l'empathie c'est la base. Peut être que le temps que j'ai passé dans la rue m'a donné ça, je ne saurais le dire. On regarde autour de soi et on se rend compte que la vie n'est pas facile, donc c'est plus simple quand on s'entraide.

Dans ma scolarité on m'a diagnostiqué tardivement une dyslexie à l'âge de 17 ans. Pendant mon enfance, j'ai été brimée parce que je n'écrivais pas assez vite, je faisais trop de fautes. Plutôt que de m'aider on se bornait à me dire que ce n'était pas bien ce que je faisais. J'avais un ami en primaire issu d'un milieu défavorisé, il se faisait harceler, taper dessus par les autres élèves parce qu'il avait un problème d'hygiène, il portait des vêtements abimés. Je me souviens que c'est quelque chose qui provoquait chez moi une colère.

Les inégalités ça commence déjà à la naissance, selon le lieu où l'on naît, selon le sexe, le genre qui nous est assigné. À l'école c'est flagrant, les enfants sont particulièrement cruels entre eux, la moindre différence va être montrée du doigt. L'enfant se trouve isolé, parfois insulté, battu. Pendant la crise sanitaire avec mon ancien compagnon, nous avons été bloqués pendant trois mois, assez loin de chez nous, en Ardèche pour des vacances. On faisait alors des actions dans le village où on était, on ramassait ce qu'il y avait dans notre jardin pour le distribuer aux voisins, on faisait les courses pour des personnes âgées. Je pense que c'est ce qui a initié le fait que je sois entrée par la suite de plus en plus dans le bénévolat. Ma mission actuellement est de créer un pôle jeunesse au sein de l'association départementale. Je fais partie également de l'assemblée nationale des jeunes, et là c'est

de la politique. Les jeunes que je rencontre disent qu'ils ne se sentent pas concernés par la politique, en tous cas pas assez légitimes pour pouvoir en parler, d'un autre côté, ceux qui militent beaucoup, pour qui c'est essentiel, il peut y avoir parfois des tentatives de dialogue entre ces deux pôles, mais souvent ça se résume à « il faut que tu te politises » et « non ça ne m'intéresse pas ». Ça va tourner en boucle comme ça. Au sein du conseil consultatif des jeunes, on essaie de mettre en place des débats mouvants autour de la politique. Je pense qu'au sein de la jeunesse ce sentiment d'illégitimité est largement partagé. Le plus souvent les jeunes se sentent infantilisés, non considérés comme adultes avant de passer les trente ans, du fait de leur inexpérience. C'est quelque chose qui ressort beaucoup dans l'association où je suis bénévole. Il faut se sentir bien pour prendre la parole, alors qu'ils ont beaucoup de choses à dire, sans savoir comment les formuler. Moi j'aime une certaine forme du débat qui permet à celles et ceux qui n'osent pas parler de prendre la parole et d'être écoutés. Ce qui peut les mettre en confiance pour d'autres contextes où ils peuvent être amenés à s'exprimer. Beaucoup de personnes ont peur de parler politique. La jeunesse a besoin d'un espace pour communiquer sans avoir peur d'être jugée. Un espace neutre pour que chacun puisse s'y retrouver. Je pense qu'il est possible de réfléchir et de travailler à proposer une autre forme de récit que celui que l'on nous impose de notre histoire politique, de nos luttes, de nos acquis etc. La politique telle qu'elle est mise en place aujourd'hui ne fonctionne plus. La voix du peuple n'est pas prise en compte. D'après moi, si ça ne fonctionne pas comme le peuple voudrait que ça fonctionne, il faut changer de système. Tout cela est de moins en moins démocratique. Moi je ne vote pas, mais je ne suis pas séparée de la question politique pour autant. Je me refuse de choisir au moment de voter pour la peste ou pour le choléra. Et d'après moi voter blanc ne sert à rien. Si un jour le vote blanc est reconnu, on fera comme ce qui avait été décidé à l'origine, c'est à dire qu'en cas de majorité de votes blancs, il soit possible de changer de candidats pour une nouvelle présidentielle. Donc, ça pose la question de la réalité du choix politique qui nous est proposé. Je trouve ça malheureux que l'on soit obligé de se contenter de ça. Je ne suis pas d'accord avec ce fonctionnement, donc je ne vote pas. Le vote n'est pas un devoir c'est un droit. Un devoir c'est ce que l'on impose. Il y a un aspect moral. Souvent le devoir est quelque chose que l'on ne choisit pas forcément de faire. J'irai voter quand cela me fera plaisir d'aller voter. Les dernières élections étaient déjà jouées, les médias sont trop partie prenante. Les individus qui peinent à réfléchir par eux-mêmes sont manipulables. Il faudrait une prise de conscience générale de « vous aussi vous avez du pouvoir, vous aussi vous avez le droit de dire ce que vous pensez ». Moi ce sont les échanges avec certaines personnes qui m'ont permis de m'informer de façon simple, et de manière fiable, où l'on peut entendre : « la politique c'est ça mais c'est aussi ça » ; « il s'est passé des choses dans le passé, et là actuellement c'est cela qui est en train de se passer ».

Aujourd'hui on apprend assez peu la politique, on ne nous explique pas suffisamment comment les choses se sont passées pour comprendre comment on en est arrivé là. Il faudrait un cours par semaine là-dessus. De la même façon pour l'éducation sexuelle qui n'est clairement pas assez mise en avant dans les classes. Le jour où j'ai pu parler politique avec un animateur, il a d'abord essayé de comprendre pourquoi je ne m'y intéressais pas. Il a écouté ce que j'avais à dire. Il m'a ensuite expliqué avec des mots simples ce que c'était pour lui, j'ai répondu que je n'étais pas sûr que cela pouvait tout de même m'intéresser pour l'instant. Mon intérêt est venu au fur et à mesure que j'entendais, que je comprenais les liens qu'il faisait avec d'autres activités humaines. Par exemple, je tenais et je tiens encore un « Snacking solidaire » avec la maison des jeunes, qui consiste à faire de la revente de nourriture pas cher pour financer des projets de jeunes. Au cours de cette discussion, il faisait des parallèles avec la politique, par des exemples concrets de la vie, pour dire : ça c'est politique. C'est devenu tout de suite très ludique. Ce n'était pas un cours ou je devais écrire sur mon cahier, non, on parlait de la vie, on faisait des liens. On énonçait les raisons pour lesquelles je galère avec telle chose, parce que telle loi a été votée, que de ce fait maintenant ça se passe comme ça, alors qu'avant cette loi, cela se passait autrement. Il faisait référence également à la manière dont tel ou tel homme politique apportait une réponse, pour le rapprocher de la façon dont je répondais aux jeunes que je rencontrais sur le terrain. J'ai décidé de travailler dans le social parce que c'est un milieu qui reste très humain.

C'est ce qui tempère mon côté pessimiste. Actuellement je suis désolée pour le monde et je manque d'espoir sur la manière dont cela va se passer du point de vue écologique, au niveau social, sur le plan humain. Je pense que toute évidence l'homme n'a pas envie de s'en sortir. Il y a de belles choses comme les soutiens sociaux qui existent encore. Cela fait 50 ans que l'on dit que du point de vue écologique on est en train de faire n'importe quoi, qu'il faut se calmer, et aujourd'hui on nous dit qu'il est quasiment trop tard. Il y a toujours des cadavres sous les fleurs, c'est terrifiant. Malgré tout je pense que les jeunes que je rencontre n'ont pas à être concernés par le pessimisme qui est le mien, je considère que cela ne les regarde pas. Je n'ai pas le droit de miner le moral des autres. Ils peuvent très bien par leur attitude provoquer chez moi l'envie d'y croire encore. Il y a quand même des belles choses à vivre. Il y a une force, une complicité que l'on trouve dans l'action collective, une source d'espoir, une forme d'amour.

Il y a des personnes précaires d'un côté et des personnes de l'autre qui partent en vacances à l'autre bout du monde. Il faudrait taper haut pour réussir à faire bouger les choses. J'ai un ami qui fait partie de la classe moyenne et qui a voté Macron. Il ne se rendait pas compte qu'en faisant cela il me foutait dans la merde. J'en ai discuté avec lui et il m'a dit qu'il ne se rendait pas compte des problèmes que cela engendre chez les moins favorisés. De leur côté ils se disent que tout va bien, que tout le monde a les mêmes droits. Pour le moment je réfléchis, mais je pense un jour rejoindre une grande organisation de gauche, j'ai déjà rencontré deux députés. Ça dépendra de ce que ça devient, le programme et les valeurs peuvent me plaire, mais je m'interroge sur leur organisation, leur fonctionnement interne. Il y a des choses de ce point de vue là qui ne me plaisent pas. Je suis sensible à l'expression des femmes, en Assemblée nationale par exemple nos représentants masculins ne se conduisent pas très bien dans une organisation se disant proche du peuple. Ces questions d'engagement devraient être travaillées dans un parti. Cela fait 6 mois que je m'intéresse vraiment à la politique, c'est peut-être un peu tôt pour aller vite en besogne. J'ai apprécié cet entretien, cela pourrait être très intéressant dans un lieu d'écoute et d'accueil adapté de faire ce genre d'entretien mais collectivement.

8.

J'ai 19 ans, j'essaye en ce moment de me faire financer une formation par pôle emploi. Je suis suivi par la mission locale depuis bientôt un an. J'espère commencer ma formation sur le montage audiovisuel d'ici un mois. Je suis en CEG, contrat d'engagement jeune, un accompagnement vers la formation, l'emploi, avec des obligations de participation à des ateliers chaque semaine. J'ai la chance d'avoir des conseils très ouverts et de bénéficier d'idées des gens qui m'accompagnent sur tous les aspects. Grâce à leurs réseaux, j'ai pu participer à des projets de toutes sortes comme par exemple, la construction d'un jeu de rôle, la réalisation de vidéos mettant en avant l'apprentissage, la formation en alternance dans la Creuse, pour démonter les à priori sur ce genre de formation.

Au moment de l'élection de François Hollande, mes parents avaient un avis mitigé. On a toujours parlé de politique avec ma mère et mon grand frère. Ma mère a été conseillère municipale et secrétaire. Avec la mission locale, j'ai pu rencontrer la Préfète de mon département, et là bientôt je vais pouvoir rencontrer le secrétaire d'Etat. Ce sont peut-être plus les politiciens qui peuvent faire peur plutôt que la politique. Je parle des très haut placés. Je suis jeune, je ne compte pas vraiment m'engager en politique. Ce qui peut faire peur, c'est le cadre, les règles stricts, intimidantes, à respecter. Qui parle ? Comment doit-on s'adresser aux gens ? On n'a pas envie de faire un pas de travers. L'apprentissage. La politique, ce sont des gens qui sont élus et de ce fait responsables d'un pays, à plus petite échelle d'une Région, d'un Département etc. Pour le citoyen, c'est le vote et à part ça, il me semble que j'ai déjà abordé le sujet avec quelqu'un, mais je ne me souviens plus. Même si moi jusqu'à présent je n'ai encore jamais été impliqué dans une association, peut-être que l'on peut considérer les associations d'un point de vue politique, dans ce cas des associations qui sont engagées sur plein de sujets, c'est aussi de la politique. J'ai été tout de même en stage dans une association qui prend en charge des enfants placés en foyer, en rupture de lien familial. C'était dans une petite ferme à la campagne. Avec des gens les plus chaleureux possible, pour compenser le manque dans un équilibre émotionnel et affectif. En fait, là, je suis en train de me demander ce qui est réellement de la politique, au-delà des gens qui nous dirigent. De mon point de vue nos élus ne nous représentent pas vraiment, ce qui expliquerait les vagues de manifestations et une certaine révolte. Je pense que le peuple se sent incompris, l'impression qu'on ne le représente plus. La contestation, c'est en rapport avec des idées mises en place qui ne correspondent pas aux vœux des électeurs. Les gens qui sont censés nous représenter mentent parfois au moment de leur campagne présidentielle. Il nous faut des gens avec la tête sur les épaules sachant prendre en considération le peuple, faire ce qui est juste pour le bien du pays.

C'est difficile de monter en politique sans avoir de contacts, de relations, de réseaux. Une fois que l'on est élu, même si c'est un ami, il n'est pas forcément fait pour tel poste, quelqu'un d'autre pourrait être plus compétent. Au sujet de l'évasion fiscale, il faudrait faire quelque chose. Les richesses sont très mal réparties. Ceux qui en ont beaucoup n'ont pas forcément envie que cela soit partagé. Il y a une politique globale et une politique de terrain, plus proche. Par exemple la mission locale est une association. Ce que les gens font de leur propre initiative, je n'ai pas l'habitude de voir ça comme de la politique. J'ai du mal à voir les actions citoyennes comme étant de la politique. Je ne m'étais pas vraiment posé la question. Dans mes amis, il y en a assez peu qui sont intéressés par la politique. Ils parlent de ce qu'ils ont vu à la télé. Effectivement, ce n'est qu'une infime partie de la politique. Je pense que tout le monde est concerné par la politique, même si l'on ne s'y intéresse pas. Les gens ne se rendent pas forcément compte qu'ils sont concernés.

Ma mère a toujours été intéressée par la politique, parce que pour elle la politique a un effet direct sur la population. Je pense qu'une politique proche des gens se fait beaucoup à travers les associations. Moi je n'ai pas l'esprit combatif, j'ai plutôt tendance à abandonner. C'est dans mon caractère, je pense. Je crois que le caractère, c'est ce qui nous définit. C'est un tout de nous-même, de comment on va faire les choses, comment on réagit aux problèmes, à la joie, la colère. Même si le caractère évolue en fonction des rencontres que l'on fait dans sa vie. Je suis un peu introvertie, alors ce n'est pas facile de relancer les gens, de leur redemander quelque chose. Je ne suis pas très à l'aise, j'ai du mal à me manifester. J'admire ma

petite sœur qui a deux ans moins que moi, quand quelque chose ne lui plaît pas, elle ne va pas le garder pour elle, elle ne va pas hésiter à le dire, elle a le courage de le faire. J'ai des échanges tous les jours avec mes parents sur ce qui se passe dans le monde. Ce qui m'a bien fait rire avec Manu (c'est comme ça qu'on l'appelle avec mes copains) ce sont ces « 100 jours d'apaisement ». Ses effets de langage sont souvent malvenus. On se demande toujours si c'est bien ce qu'il a voulu dire. D'un autre côté quand ils sont moins langue de bois, on se demande si ce ne sont pas des mensonges, ça semble louche. Et puis cela pose un problème de confiance quand des mensonges avérés se succèdent. La question, c'est qu'est-ce qui peut vraiment aider les jeunes aujourd'hui ? Peut-être de simplifier l'accès à la chose politique ? Parler politique c'est assez personnel, ça engage à dire ce que c'est que la politique pour chacun. C'est parler de tout, du monde tel qu'on le voit. En général, j'évite de parler politique avec des gens que je ne connais pas. Je suis assez facilement intimidé. Je ne donne pas forcément mon avis de peur que les gens réagissent mal et démarrent au quart de tour, ou de me retrouver dans des débats qui n'ont ni queue ni tête. Moi-même je me pense assez ouvert, mais ce n'est toujours facile d'admettre la contradiction. Je me soucie du regard que l'on peut avoir sur moi, alors j'évite le sujet. Par exemple dans mon village, la présence des loups. Je n'ai pas envie de débattre, avec cette impression que cela ne mènera nulle part, tout simplement ne pas vouloir me fâcher avec les gens. Mais la discussion est importante pour faire de la politique ensemble.

9.

Originaire de Bénin, Diplôme de formation, j'ai décidé de me remettre à mes études car depuis tout jeune je souhaite être avocat, étant sensible aux questions d'équité et de justice. J'ai été aux Affaires étrangères et de la coopération du Bénin, mais aujourd'hui je suis étudiant en droit des Affaires. Notre génération, et encore bien d'avantage la génération qui nous a précédé, étaient très frustrées de l'éducation reçue. Je me sens au milieu de deux générations. J'ai reçu une éducation rigoureuse, dure. Celui qui n'aurait pas reçu ce genre d'éducation et qui mettrait des enfants au monde aurait tendance d'après moi à un certain laisser-aller, un certain laxisme, comme réaction contraire à ce qu'il a reçu.

Comment, pour s'adapter, trouver un équilibre entre conservatisme et innovation dans tous les domaines ? (entrepreneurial, politique, éducatif etc.). Dans le domaine entrepreneurial, je constate que l'on veut surtout créer et que l'on est plus impressionné par la recherche d'une solution immédiate que par l'existence d'une forme d'engagement du point de vu sociétal, je veux dire dans le souci de faire avancer et de trouver des solutions pour l'intérêt général. Une logique entrepreneuriale purement égoïste peut, à terme détruire notre humanité. Une forme d'éducation qui inclut l'engagement civique, offre la possibilité de léguer à la prochaine génération un monde plus équilibré, plus tolérant. Ce sont ces valeurs qui donnent force à mon engagement.

Beaucoup me disent que mon engagement dans le droit des affaires n'est pas vertueux, estimant que les avocats dans ce milieu ne défendent que des intérêts privés. Quelque soit le domaine chacun doit savoir ce qu'il cherche au fond de lui avant de s'engager. Pour moi entreprendre c'est tenter de répondre à un problème de société, en visant prioritairement l'intérêt général. C'est une sorte de stratégie que l'on propose pour répondre à un problème, en trouvant des solutions pérennes. Le commerce des hommes, pour moi, peut se constituer en se conjuguant avec le civisme. Je mets dans le civisme tout ce qui touche à l'intérêt général, en réponse à un problème qui touche la masse, l'ensemble de la population. Avant de m'engager dans un projet entrepreneurial, il s'agit pour moi de faire un travail personnel de réflexion, en restant attaché par exemple aux objectifs de développement durable (éducation, assainissement, paix, et autres). Un développement dans le respect de la nature et de l'environnement. Certains projets entrepreneuriaux sont destinés plutôt à se faire plaisir tout en polluant très fortement. Pour moi l'entrepreneuriat doit garder cette idée de durabilité de l'action dans un rapport positif à l'environnement, indépendamment de la priorité d'une forme d'enrichissement. Il s'agit simplement d'être en paix avec ce que l'on fait, en essayant de promouvoir un système plutôt orienté vers l'économie solidaire. Je suis optimiste et pragmatique, on peut œuvrer à la prise de conscience des jeunes pour changer de système. Pour moi la rébellion n'est pas une solution idoine aux enjeux d'aujourd'hui.

De 6 à 10 ans, grâce à un enseignant de mon école, j'ai fait partie d'un club artistique et culture, on jouait des sketches dans des petits festivals. On faisait des prestations intercommunales, la passion pour la chose est venue. Parallèlement, cette participation a développé chez moi assez vite, le sens du leadership. J'ai été à la coordination de projets d'accompagnement des mineurs non accompagnés en Afrique de l'ouest. En étant leader, j'étais président du conseil consultatif communal des enfants. Les enfants étaient amenés à prendre la parole à l'occasion de sessions communales pour représenter la voix des autres enfants. On n'y comprenait pas grand chose mais la parole nous était donnée. On se retrouvait avec des grandes personnes devant un public et on disait ce que l'on pensait. Les enfants parlaient de leurs propres droits. C'était une volonté de l'obédience (du gouvernement) du Bénin. Les questions tournaient autour de la manière d'entretenir son environnement, on nous incitait à nettoyer, à planter des arbres, à discuter sur des places publiques avec d'autres enfants. On n'était responsable de l'animation d'autres enfants, la plupart du temps des enfants de la rue. Ces animations attiraient d'autres enfants, cela permettait de créer un lien pour entendre leurs besoins. Par la suite, toutes ces actions ont été remises en cause par notre gouvernance pour, disaient-ils, un nouveau projet de société. Entre social et économie, les intérêts divergent.

« Traverse la rue et tu trouveras du travail » je n'ai jamais cru en ce langage. Mais je

ne suis pas non plus dans la victimisation. Mon père est entrepreneur, ingénieur en construction métallique pour des sociétés. Il y a eu un jour un accident du travail d'un de ses collègues. Ils ont appelé le centre de santé le plus proche pour venir l'évacuer. Mais il n'y avait pas d'ambulancier disponible pour prendre une voiture et venir le chercher. Mon père s'est alors rendu au centre, a pris la clé de la voiture ambulance et est venu chercher son collègue. Depuis ce jour mon père a décidé de sauver comme ça des vies, plutôt que de continuer sur le chantier en tant qu'employé. En réalité, il faisait les deux. Quand il y avait des cas d'urgence comme ça, on l'appelait directement. Ensuite les appels ne venaient même plus du centre mais des personnes elles-mêmes qui étaient sur les lieux. Il était sollicité à tout bout de champs. Alors les deux activités sont devenues incompatibles. Ce faisant, il a transmis sans le savoir, ce don d'aider les autres, cette bienveillance. Enfant, j'assistais dans son atelier à la construction métallique. J'ai vu mon père travailler et lorsqu'un client arrivait j'étais censé poursuivre le travail entamé. Parfois le soir je révisais mes cours et ensuite je l'aidais.

J'ai été sensible à la situation d'enfants perdus qui traversaient les villes tout seul à la recherche de tout, et qui étaient capturés, volés, portés disparus. Il y avait aussi les violences faites aux femmes, des maris qui donnaient des coups, des violences envers des enfants que j'ai dénoncé à plusieurs reprises, quand j'étais étudiant ma voisine ne cessait de battre sa domestique, c'était une petite fille. J'ai appelé la police. En Afrique il y a ce déséquilibre par le fait de ces gens riches et encore plus riches qui n'ont aucun souci du pauvre qui vis à côté. Il existe tout de même en Afrique une solidarité naturelle mais pas véritablement de politique sociale. Il y a eu des ministères qui pouvaient le laisser penser, mais cela a été réduit finalement à une forme de propagande qui montre l'argent qui est donné à certaines institutions. Les aides financières sont importantes mais les questions qui m'intéressent sont plutôt de voir comment on peut créer les conditions de l'autonomie et de l'émancipation. Ce n'est pas en pêchant le poisson à la place des gens que vous les aidez. Je suis très sensible à cela, ça me touche, ça me ronge. Je n'ai pas d'activité politique au Bénin et je ne souhaite pas en avoir. Je pose des actes et ça touche la communauté autour de moi.

J'étais un jeune homme turbulent, le travail des adultes m'a aidé en me donnant des cadres. J'étais le genre de gamin qui pouvait faire une bêtise, mon père était très en colère et maman me donnait des punitions, des corvées à faire. C'était un jeu de ping-pong entre mes parents, parce que mon père lui disait « c'est un enfant... » Après il y a eu pour moi une prise de conscience, il fallait me canaliser, cela peut être traumatisant pour certains, mais cette éducation très rigoureuse a été bénéfique. Le club dans l'école a été mon seul refuge par rapport à cette éducation assez dure. Je gagnais la confiance de mes parents, je disais à papa, il y a une répétition, est-ce que vous me laissez y aller ? Jusqu'au jour où j'ai fait un énorme mensonge pour aller passer un week-end chez un copain pour m'amuser, en prétextant une prestation du club chez mon encadreur. Mais la femme de mon encadreur était la cliente de ma mère, elle est venue à la maison et a dit qu'elle n'était pas au courant de cette prestation. Avoir le bac signifiait quitter la famille pour trouver une université. Pour poursuivre mes études, j'ai quitté ma maison pour aller à Kotonou, près de la frontière avec le Togo. Cela tombait bien pour moi, je voulais quitter la rigueur, j'avais l'impression d'être mal, aujourd'hui j'en parle bien. Je suis parti avec l'envie d'apporter quelque chose au monde dans ma quête d'autres repères. Là j'ai rejoint la crème des clubs comme le club Rotary par exemple, des réseaux, des cercles de l'élite. Un certain leadership a séduit certaines personnes qui m'ont fait confiance en me confiant des responsabilités. J'ai connu ce que je n'avais pas vu en Afrique : l'alternance entre l'activité professionnelle et les études. À la base, l'entreprenariat c'est quelqu'un qui a un projet et une certaine énergie. La fonction entrepreneuriale : à partir d'aucune richesse, partir de la base, grimper les échelons, tout construire soi-même jusqu'à tel niveau, un peu comme aux États Unis. Il faut se battre dans la vie, c'est ça la culture entrepreneuriale, se faire soi-même. Cette logique entrepreneuriale débouche la plupart du temps sur un enrichissement, la fortune. Ça ne m'a pas tenté. Cela génère de l'inégalité, de la frustration, un sentiment d'abandon et du ressentiment. Ce qui m'intéresse c'est le développement durable, l'éducation. Une carrière d'avocat peut se faire dans l'économie solidaire. Il y a un poète Béninois qui dit « C'est dans la solidarité que la chose est belle.

10.

Le service civique c'est quelque chose qui m'a aidé. C'est une expérience très forte. En décembre on a fait des papiers cadeaux pour le secours populaire, et hier j'étais sur l'évènement de la simulation du parlement européen, avec des lycéens de la seconde à la terminale. C'est pour eux une chance incroyable de découvrir de cette façon la politique. Ils ont compris les notions de commissions, d'amendements, de vote, même si on peut les connaître théoriquement par ailleurs là cela permet de comprendre de l'intérieur de quoi il s'agit. La politique c'est quelque chose qui devrait pouvoir être abordable par tout le monde. Tout le monde peut être citoyens et citoyennes mais on n'est pas assez préparés à le devenir. Peut être que les adultes d'aujourd'hui n'ont pas eux même été assez préparés. Et après au moment du vote on se retrouve devant le fait accompli et c'est un peu trop tard. Peut être que les personnes qui sont vraiment passionnées par la politique ne sont pas assez nombreuses, et qu'il est de ce fait difficile de transmettre cette chose là.

La politique c'est très compliqué il faut en comprendre les rouages, et puis on a tout de suite le désir d'avoir raison. Il y a plein de subtilités que je ne comprends pas. On aurait besoin de simplifier, de vulgarisation dans une approche décomplexée de la politique. On pense qu'il faut avoir une posture, savoir bien parler, alors qu'il faudrait montrer que tout le monde peut s'y intéresser. Le complexe vis à vis de la politique viens de l'image que les politiciens donnent à la télé. J'avais des amis qui pouvaient donner des arguments construits pour parler politique alors que moi je n'en avais pas. Dans ces moments je pouvais soit me dire, je vais me renseigner pour me faire une opinion, ou rester sur le manque d'intérêt que j'affichais et ne pas aller plus loin. J'ai un frère qui est handicapé et qui vote aux élections, il a des difficultés à parler et à comprendre, on doit faire en sorte de bien lui expliquer. J'imagine que lorsque l'on est enfant c'est plus difficile d'acquérir des notions de politique, même si les enfants sont assez tôt sensibles à l'injustice. En fait, on n'a pas envie de paraître bête en disant je n'y arrive pas, je ne comprends rien, alors on dit que la politique ne nous intéresse pas. Dans la rencontre avec la politique l'environnement est déterminant. En même temps à tout moment on peut se révolter pour tout, et sortir des cadres. A l'adolescence le regard des autres est très important, il faut faire bonne figure pour être apprécié, on a peur du jugement. Même si l'on aime quelque chose, on ne le dira pas forcément, on fait parfois en sorte de plaire à la collectivité avant de penser à soi. En général je suis plutôt dans l'écoute, mais en fait j'ai du mal à affirmer mes idées, bien qu'à un certain moment si j'ai vraiment quelque chose qui me tient à cœur, que quelque chose me dérange, je le dirais.

Selon le groupe dans lequel je me trouve, je ne vais pas forcément énoncer les mêmes choses. Trouver des personnes qui partagent nos opinions, ça peut nous renforcer, on se dit que l'on n'est pas tout seul, que l'on est légitime. Je pense que l'on peut réussir à s'entendre avec des gens qui ne pensent pas comme nous. La démocratie c'est lorsque tout le monde peut s'exprimer, mais au bout du compte c'est la majorité qui l'emporte, et si l'on fait partie de la minorité, c'est dommage pour nous. La politique ça dépend de notre histoire, de ce que l'on a, de ce que l'on n'a pas, ça dépend de beaucoup de choses. Prendre la parole pour parler politique peut nous rendre vulnérable. Quand on se positionne il y a toujours une part personnelle, même si c'est inconscient. De par notre vécu on ne va être sensible aux mêmes causes. Je suis très sensible à la cause des femmes. Mon frère est handicapé donc j'ai toujours vécu au sein du foyer avec une personne en situation de handicap. Je sais que le handicap ça peut faire peur, moi j'ai grandi avec, donc j'en ai forcément une autre approche.

Dans la politique il y a une grande part d'émotion, si on a vécu quelque chose qui a provoqué des émotions importantes cela va nous marquer, cela sera inscrit dans la mémoire. Par exemple j'ai voyagé et j'ai fait face à certaines inégalités, ça m'a choquée, je me suis questionnée, j'ai envie de me battre pour ça. Cela résulte de quelque chose qui a vibré au fond de nous, et déclenché une forme de révolte, ou bien quelque chose qui nous a vraiment plu et que l'on a envie de partager. J'ai grandi dans une famille où mes grands-mères étaient très croyantes, et l'une d'elles était très engagée. Quand j'étais toute petite elle m'emmenait participer à la banque alimentaire, c'est là que j'ai compris que certaines personnes n'avaient pas accès aux ressources vitales, voir le soin, l'hygiène. Plus tard j'ai été chez les scouts pour là aussi des programmes alimentaires. Ce sont mes grands-mères qui m'ont, d'une

certaine manière, ouvert la voie. Elles étaient indépendantes, sans mari. J'ai manifesté pour certaines choses mais je ne me suis jamais investie dans une formation politique. Moi je m'engage plus du côté humanitaire que politique. Qu'est ce qui est politique aujourd'hui ? Je ne saurais pas dire ce que c'est que la politique. Est-ce que l'on est prêt à prendre le risque pour changer les choses ? C'est peut-être plus facile de changer individuellement que changer collectivement. En tant que jeunes, on nous renvoi sans cesse notre inexpérience, tout en nous demandant une certaine expérience pour obtenir un emploi. J'ai assisté à des tables rondes, notamment sur les violences gynécologiques, on parlait d'abord sur quelques cas et des sujets personnels sont arrivés, un moment fort car les personnes qui se sont confiées à la fin, ne pensaient pas prendre la parole. Dans le débat politique on ne voit jamais quelqu'un reconnaître ses torts, reconnaître qu'il a pu se tromper. Je pense que voter est un droit mais que l'on a le droit aussi de ne pas aller voter. Les gens ne votent pas parce qu'ils ne voient pas à quoi peut correspondre le vote. On est toujours en train de se construire et se déconstruire, je pense que c'est pour la vie. Mais il faut du temps pour soi.

L'analyse de l'auteur

La politique apparaît comme quelque chose de beaucoup trop complexe, trompeuse, élitiste. La politique d'abord est détestable. Une partie de celles et ceux ne voulant pas entendre parler du vote au moment des élections, ne connaissent pas suffisamment ou pas du tout le contenu des offres politiques. Il paraît évident que lorsque l'on se trouve dans des situations difficiles on est pas prêt à parler et à se rapprocher de la politique. Pour d'autres c'est la confusion : « On arrive plus à savoir ce qui est vrai et ce qui est faux, c'est inquiétant, je ne sais plus trop qui croire ». Pour arriver à cette situation de rejet on peut retenir quelques indices d'explication : - le discours négatif sur la politique au sein de la cellule familiale - le peu d'échange avec l'entourage : « on n'échange pas vraiment, on n'a pas vraiment de sujets de conversation à partager sur le monde tel qu'il va » - La difficulté et le renoncement à reconnaître la possibilité d'un lien de confiance entre les gouvernants et les citoyens - l'absence d'attente par rapport aux générations qui précèdent : « Je ne sais pas ce que je pourrai attendre d'eux » - le fait que l'on renvoie sans cesse aux jeunes leur manque de maturité et d'expérience au moment où elles réclament la possibilité d'en avoir une (...). Tous ces éléments sont les signes caractéristiques d'une crise sociétale profonde. Il y a la peur de s'engager du fait d'être persuadé que son engagement politique ne sera pas pris au sérieux. Peur de s'engager par manque d'information et de confiance en soi.

Apparaît dans ces entretiens le besoin impérieux d'une histoire « le récit de notre histoire commune ». « L'histoire c'est politique et la politique fait partie de l'histoire » évoquant le manque cruel de connaissance aujourd'hui, de l'histoire des luttes sociales, les supports scolaires étant jugés insuffisants pour étayer une prise de conscience nécessaire à leur émancipation.

Le fait malgré tout de travailler des questions du quotidien par l'obtention de leurs droits etc, constitue néanmoins une avancée vers la construction d'une conscience politique. « Il y a la politique en théorie et il y a la pratique de la vie, du faire ». La notion d'empathie évoquée dans ces échanges semble être un déclencheur au désir d'engagement. L'idée qui émerge à l'intérieur de ce parcours initiatique est que la politique de leur point de vue doit d'abord pouvoir répondre localement à des besoins immédiats, vers une pérennisation de ces actions en faveur des publics qui en ont besoin, pour que ces actions puissent bénéficier à d'autres.

De façon évidente parler politique est de l'ordre de l'intime. De cet intime au politique la simple discussion est perçue comme étant déjà à travers la parole une forme d'engagement : « Prendre la parole c'est parler de soi, ça dit des choses sur nous, on parle de notre vie, de notre façon d'être en empathie avec le monde ». « La caricature c'est de penser que prendre la parole ne peut se faire qu'à condition d'avoir déjà une solution à apporter » (« tu parles mais tu proposes quoi comme solution? ») « On débat parfois des heures avec quelqu'un pour s'apercevoir finalement que l'on est d'accord, que la difficulté de s'entendre résidait essentiellement du fait de ne pas partager la même définition de tel ou tel mot ».

Savoir parler en public ne suffit pas pour répondre aux besoins des individus et faire société. Il y a nécessité de faire advenir des êtres capables de s'entendre et de délibérer. Il s'agit moins de former des champions de l'art oratoire (...) que de créer plus modestement les conditions d'une prise de parole éducative qui expérimente et structure le langage, ouvre et aiguise les perceptions. L'objectif étant idéalement d'accompagner l'acheminement d'une parole qui interroge et préfigure une inscription dans le monde.

Le fait de ne pas aller voter est considéré le plus souvent par les individus comme un acte politique destiné à signifier son désaccord, en refusant de continuer à donner cette légitimité d'exercer ce pouvoir sur leurs vies, pour réclamer un autre modèle politique, où les jeunes seraient présents aux tables où les décisions sont prises, où les jeunes femmes seraient plus présentes à l'assemblée parlementaire de ce pays.

A travers ces témoignages les acteurs sur le terrain de l'éducation populaire expriment un manque d'autonomie dans leurs actions, les services de l'État n'étant pas toujours de leur point de vue en adéquation avec ce qui se passe au niveau local.

On ne se « désintéresse » pas de la politique tant que l'on ne s'y est pas un tant soit peu intéressé. Et pour s'y intéresser, ou plutôt se sentir concerné, cela nécessite des conditions. L'attermoiement au sujet de l'engagement en politique des jeunes recouvre la fragilité de nos institutions qui peinent à répondre à leurs besoins. Il s'agit d'aider

ceux qui arrivent au monde dit Hannah Arendt, à s'intégrer à un monde déjà là, à en hériter en quelque sorte, mais aussi à s'y construire, et in fine à contribuer à le construire. Un tel choix appelle à mettre l'accent sur l'éducation formelle ou non formelle (tous les espaces d'acquisition culturels, socioculturels, sportifs) mais aussi d'éducation à la citoyenneté. Une conception globale de l'éducation prenant en compte la situation spécifique du jeune comme sujet singulier, en créant les conditions favorables à sa prise d'autonomie, sa capacité à inventer le monde de demain. Cela implique que l'adulte, l'éducateur sorte du fantasme de la maîtrise et accepte de voir le jeune lui échapper pour construire ses propres voies de développement, faire ses propres choix en-dehors de la reproduction de pratiques existantes et dont l'utilité reste à démontrer, pour que ce soit eux qui construisent leur projet.

La connaissance des droits et les démarches pour les obtenir réclame un accompagnement. L'information des jeunes sur leurs droits est un des leviers de leur autonomisation, mais au-delà il semble que ces jeunes individus trouvent leur dynamique d'individuation dans ce passage initiatique du souci de soi au souci de l'autre, à travers des engagements collectifs hors des partis. On peut regretter que les partis politiques ne jouent plus leur rôle de formation, qui permettaient de construire sa pensée, faire des rencontres, être une école du terrain et du concret. Se façonne alors une sorte de militantisme civique faisant aussitôt apparaître que la politique c'est la vie. Un besoin émerge aujourd'hui de former des collectifs qui ne soient pas organisés pour « les jeunes », mais par les jeunesses, pour que celles-ci soient à l'avant-garde de leur propre combat politique. Elles et ils déplorent le manque d'espace pour que ces collectifs trouvent leur véritable dimension pour penser ensemble la vie de la cité. Il apparaît alors nécessaire de repenser les conditions de la rencontre, de la prise de parole sur le plan spatial, architectural, symbolique. Une expérience du collectif pour découvrir et choisir ses propres formes d'engagement et atteindre avec les autres la dimension d'une communauté véritable.

Didier Delahais